



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 49 (1950), p. 193-253

Jean Leclant

« Per Africae Sitientia ». Témoignages des sources classiques sur les pistes menant à l'oasis d'Ammon [avec 1 croquis].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

« PER AFRICAE SITIENTIA »⁽¹⁾.

TÉMOIGNAGES DES SOURCES CLASSIQUES SUR LES PISTES MENANT À L'OASIS D'AMMON

(avec 1 croquis)

PAR

JEAN LECLANT.

... *Serpens, sitis, ardor, arenae*
dulcia virtuti ...

LUCAIN, *Pharsale*, IX, 402-403⁽²⁾.

Parmi les pistes antiques du Sahara, au long desquelles Égyptiens, Libyens, Nègres, Carthaginois, Grecs et Romains échangèrent leurs produits, leurs techniques, leurs croyances, sans que beaucoup de témoignages relatifs à ce trafic nous soient parvenus, très fréquentées furent sans doute celles qui menaient au cœur du désert libyque, vers l'oracle d'Ammon.

Célèbre dès le VI^e siècle avant J.-C., au point que Crésus l'envoya consulter et que Cambyse désira l'annexer⁽³⁾, l'oracle d'Ammon, avec des vicissitudes,

⁽¹⁾ PLINÉ, *H. N.*, XXXI, 78 (cf. ci-dessous texte XLVIII).

⁽²⁾ Ponctuation adoptée par ST. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, p. 31, n. 8, alors que BOURGÈRE-PONCHONT, éd. Coll. Univ. de France, II, p. 147 : *serpens, sitis, ardor harenae*. — Sur Lucain, cf. ci-dessous,

p. 228, n. 1.

⁽³⁾ Mention de la consultation de l'oracle de Libye par Crésus dans HÉRODOTE, I, 46 et suiv., l'événement se placerait en 549 (ou peu après). Sur la campagne de Cambyse contre l'Oasis (entre 525 et 522), cf. ci-dessous, textes X-XII et p. 210-218.

dispensa ses réponses vraisemblablement pendant plus d'un millénaire⁽¹⁾, puisque au VI^e siècle après J.-C. encore, dans la *Johannide*, épopée de Corippus, Guenfan et Carcasan interrogent le dieu fatidique⁽²⁾ et que, selon Procope, c'est Justinien qui, « s'occupant d'assurer non seulement la sécurité des corps, mais encore le salut des âmes », ferma les temples consacrés en cette région à Ammon et édifia un sanctuaire de la Théotokos⁽³⁾.

Grâce à cette affluence des pèlerins vers le temple du dieu cornu — Alexandre n'est que le plus célèbre d'entre d'eux⁽⁴⁾ —, on peut tenter de glaner quelques

⁽¹⁾ La période brillante de l'histoire de l'oracle s'étend du V^e au III^e siècle av. J.-C. : Libyens, Cyrénéens, Spartiates, Athéniens, Eliens, Argiens, Macédoniens, Carthaginois peut-être, le consultent. Fréquenté encore à l'époque hellénistique, « le sanctuaire se trouve presque entièrement délaissé » au siècle d'Auguste (τὸ ἐν Ἄμμωνι σχεδὸν τι ἐκλείπειται χρῆσθηριον : STRABON, XVII, 1, 43) ; au II^e siècle ap. J. C., Plutarque (*De defect. orac.*, 2-5) écrit : « grande était l'antique renommée de cette divinité, maintenant elle semble se flétrir peu à peu » (ὕπομαραίνεσθαι) ; Pausanias se rend à l'oracle en touriste et non en pèlerin ; si jusqu'à Sidoine Apollinaire (V, 263, cf. IX, 201) résonnent dans la poésie latine les « doctes bêlements d'Ammon », ce sont réminiscences de versificateurs (Lucain, Juvénal, Claudien, Ausone, Avienus) — ces mentions littéraires n'ont pas plus d'importance pour l'histoire du sanctuaire qu'en sens contraire le vers de PRUDENCE, *Apoth.*, 443 : *Nec responsa refert Libycis in Syrtibus Ammon* — « Et Ammon ne rend plus de réponse dans les Syrtes de Libye ». En fait, s'il était devenu muet pour les pèlerins de culture classique, l'oracle vraisemblablement continuait à fonctionner pour les consultants africains (cf. notes suivantes).

⁽²⁾ CORIPPUS, *Johannide*, éd. PARTSCH, *Monumenta Germaniae Historica, S. A.*, III, II. La consultation de Carcasan (*Joh.*, V, 147-180)

atteste des pratiques indigènes ; celle de Guenfan au contraire (III, 81-85) semble un souvenir du pays des Muses plus qu'un témoignage sur l'oracle africain du désert.

⁽³⁾ PROCOPE, *De aedificiis*, VI, 2, 17 (éd. Byzantine de Bonn, t. 3, p. 333). Procope situe à Augila ces événements de la lutte contre le polythéisme ; mais le contexte incite à les localiser à Siwa, qui est l'oasis traditionnelle d'Ammon et à qui était lié d'étroite façon le souvenir d'Alexandre.

⁽⁴⁾ A propos de l'expédition d'Alexandre à l'oasis, G. RADET, dans les *Mélanges Bidez* (1934), p. 779, remarquait : « des légions d'érudits... se sont aventurés sur ce terrain épineux, où d'ardentes mêlées n'ont jamais abouti à une franche victoire ».

« Une avalanche de dissertations » reprenait, dans son étude sur *Alexandre à l'oasis d'Ammon et le témoignage de Callisthène* (*Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXVI, 1943-1944, p. 92) P. Jouguet, dont je ne peux citer le nom sans dire combien me furent précieux ses encouragements et ses conseils dans mes recherches sur Ammon. Au choix bibliographique — si étendu pourtant — de P. Jouguet (*o. l.*, p. 92, n. 1), on pourrait encore ajouter : J. A. O. LARSEN, *Class. Philol.*, 27, 1932, p. 70-75, 274 ; G. RADET, *Revue Historique*, 173, 1934, p. 80-90 (cf. *Revue des Études Anciennes*, 33, 1931, p. 140-145) ; L. BORCHARDT, *Das Alexanderorakel in der Am-*

indications sur les pistes et les caravanes antiques; il est permis aussi de chercher à savoir comment les Anciens se représentaient le désert et de connaître quelques-unes de leurs réactions face à ce type bien particulier de paysage.

Certes les renseignements fournis par les textes sont très fragmentaires et partiels; leur étude pourra même sembler décevante. A côté des informations recueillies sur les pistes du désert syrien ⁽¹⁾ ou sur le commerce de l'Égypte vers le Sud et l'Orient ⁽²⁾, celles qui concernent les diverses branches de la grande voie africaine menant vers le Nord-Ouest apparaîtront modestes et quelque peu disparates. Cependant les indications relatives à la circulation et au commerce antiques sont à la fois trop importantes et trop rares ⁽³⁾ pour qu'on ne leur accorde pas une attention particulière.

En faisant « l'examen des auteurs anciens » qui ont parlé des pistes de l'Oasis, il ne s'agit que de mener à bien la tâche jadis commencée par Jomard — dans l'enthousiasme de la redécouverte d'Ammon —, entreprise restée sans suite ⁽⁴⁾. Notre but est essentiellement de grouper les pièces d'un dossier

monsoase, Allerhandkleinigkeiten, Berlin 1933, p. 39-42; E. MEYERER, *Die Alexanderlegenden bei den ältesten Alexanderhistorikern* (Württemberg Studien zur Altertumswissenschaft), Heft VIII (Stuttgart 1936), p. 37-68 (avec la recension de H. BERVE, *D. L. Z.*, 1937, col. 1895); V. EHRENBERG, *Alexander and the Greeks*, Oxford 1938; U. WILCKEN, *S. P. A. W. Berlin*, 1938, p. 299-302; FR. OERTEL, *Zur Ammonsohnschaft Alexanders*, *Rheinisches Museum*, 89, 1940, p. 66-74; J. MILNE, *Alexander at the oasis of Ammon* (*Miscellanea Gregoriana*, 1941); A. AYMARD, *L'investiture divine d'Alexandre et l'investiture impériale de Vespasien*, *R. E. A.*, 49, 1947, p. 371-373.

⁽¹⁾ Cf. les travaux du P. Poidebard, de Sir Aurel Stein, de M. Rostovtzeff, de H. Seyrig mentionnés dans M. ROSTOVZEFF, *The social and economic history of the hellenistic world* (Oxford 1941), p. 1540-1541 (chap. VI, n. 152); 1626-1627 (chap. VIII, n. 186) et 1648 (add. à chap. VI, n. 152), ainsi que l'étude

consacrée par le R. P. ABEL aux *Confins de la Palestine et de l'Égypte sous les Ptolémées*, *Revue Biblique*, 48 (1939), p. 207-236; 530-548 et 49 (1940), p. 55-75 et 224-239.

⁽²⁾ Cf. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides* (Bruxelles 1939), p. 353 et suiv. et M. ROSTOVZEFF, *op. cit.*, p. 1414 (chap. IV, n. 185).

⁽³⁾ Cf. les synthèses récentes (avec copieuses bibliographies) de F. HEICHELHEIM, *Wirtschaftsgeschichte des Altertums*, 2 vol. (Leiden 1938) et M. ROSTOVZEFF, *The social and economic history of the hellenistic world*, 3 vol. (Oxford 1941). Remarques de ces auteurs sur l'indigence des informations concernant le trafic caravanier, F. HEICHELHEIM, I, p. 458 et M. ROSTOVZEFF, II, p. 1245-1246.

⁽⁴⁾ L'« examen des auteurs anciens... au sujet des Ammoniens » avait été entrepris d'une manière systématique : « 1° sous le rapport géographique, 2° sous le rapport du sol, 3° sous celui des antiquités et des institutions » dans le « *Voyage à l'Oasis de Syouah* » rédigé et publié par M. Jomard... d'après

qui dépasse de beaucoup le simple domaine de la tradition des historiens d'Alexandre, auquel on le réduit généralement. Quant aux remarques diverses que nous y avons jointes, elles sont destinées à éclairer certains points des textes présentés et ne sont qu'une esquisse d'un commentaire, pour lequel de multiples compétences seraient requises. Au risque de morceler certains documents, nous avons groupé les témoignages des textes antiques sous plusieurs thèmes : le désert, pays du sable et de la soif ; le danger du Vent du Sud ; les animaux providentiels ou terrifiants ; les considérations scientifiques sur la contrée environnante ; diverses indications enfin ont été réunies sur les itinéraires, les horaires, les conditions de voyage : elles ne suppléent qu'imparfaitement au manque de renseignements concrets sur l'organisation des caravanes et les modalités du trafic sur les pistes d'Ammon.

*
* *

I. — HÉRODOTE, II, 32 (1).

Ψάμμος τέ ἐστὶ καὶ ἄνυδρος δεινῶς καὶ ἐρημος πάντων.

« Ce n'est que sable, aridité terrible, désert absolu. »

Cette définition du désert libyque, c'est elle que développent avec monotonie les historiens d'Alexandre. Leurs descriptions conventionnelles et stéréotypées témoignent davantage d'une tradition littéraire que d'informations concrètes rapportées par les voyageurs. Si elles mentionnent en effet des dunes — qui en réalité n'existent, en vastes bandes longitudinales, qu'au Sud de la dépression de Siwa —, elles omettent d'évoquer la platitude infinie des *serir* et *hamada*, immenses plateaux uniformément couverts de cailloux

les matériaux recueillis par M. le Chevalier Drovetti, Consul général de France en Égypte et par M. Frédéric Cailliaud, de Nantes, pendant leurs voyages dans cette Oasis, de 1819 et en 1820 » (Paris 1823). Mais il n'a jamais paru qu'un fascicule de cet ouvrage (VIII pages d'« explication des planches », 28 pages de texte et XX planches), si bien

qu'on y trouve seulement quelques textes relatifs à la géographie (p. 26-28). Sur les publications de Cailliaud et Jomard, cf. L. KEIMER, *Revue d'Égyptologie*, IV, 1940, p. 63-65.

(1) Édition et traduction d'Hérodote par Ph. E. Legrand (Collection des Universités de France, *Budé*).

de toutes dimensions, patinés par l'érosion, qui s'étendent entre la région littorale et l'Oasis (1).

Le désert, c'est avant tout le pays de la soif : du sable et pas d'eau.

II. — ARRIEN, *Anabase*, III, 4, 1 (2).

Ὁ δὲ χῶρος, ἵναπερ τοῦ Ἄμμωνος τὸ ἱερόν ἐστί, τὰ μὲν κύκλῳ πάντα ἔρημα καὶ ψάμμον τὸ πᾶν ἔχει καὶ ἄνυδρος.

« La région où est situé le sanctuaire d'Ammon est entourée d'un cercle de déserts : rien que du sable et pas d'eau. »

Quelques lignes auparavant, résumant le récit de la marche d'Alexandre d'après Ptolémée et Aristobule, qui participèrent à la glorieuse expédition (3), Arrien venait d'écrire :

II bis. — ARRIEN, *Anabase*, III, 3, 3-4 (4).

Ἔστι δὲ ἐρήμη τε ἡ ὁδὸς καὶ ψάμμος ἡ πολλὴ αὐτῆς καὶ ἄνυδρος· ὕδωρ δὲ ἐξ οὐρανοῦ Ἀλεξάνδρῳ πολὺ ἐγένετο καὶ τοῦτο ἐς τὸ Θεῖον ἀνηνέχθη.

« C'est un chemin désertique ; pour une grande partie, c'est du sable et pas d'eau. Mais du ciel tomba beaucoup d'eau pour Alexandre et on attribua ce bienfait à la divinité. »

(1) S. PASSARGE, *Die Urlandschaft Aegyptens...* (*Nova Acta Leopoldina*, Halle 1940), p. 6 et W. F. HUME, *The Egyptian Wilderness, The Geographical Journal*, LVIII, 1921, p. 252-259.

(2) Arrien (95-175 ap. J.-C.), *Anabase*, éd. Abicht (Teubner, 1903).

(3) Sur Ptolémée, JACOBY, *Fr. Gr. Hist.*, 138 ; *Komm.*, p. 498-500 et E. KORNEMANN, *Alexandergeschichte des Königs Ptolemaios I. von Aegypten* (Leipzig und Berlin 1935). Sur Aristobule de Cassandreia, JACOBY, *Fr. Gr.*

Hist., 139 ; *Komm.*, p. 508-509 et P. W., *R. E.*, III, 911-918. Sur la troupe des familiers d'Alexandre qui l'accompagnèrent vers Ammon, cf. G. RADET, *Notes*, VI, *R. E. A.*, 28, 1926, p. 227 et ci-dessous, p. 246, n. 1. La version qu'Aristobule a donnée du retour du conquérant (Arrien, III, 4, 5 = texte XLV) — assurément fausse (cf. ci-après p. 245, n. 4) — a fait douter qu'il fût de l'expédition.

(4) Cf. ci-dessus, n. 3.

Cette évocation des difficultés du désert et des secours de la divine providence se retrouve plus détaillée dans Diodore de Sicile :

III. — DIODORE, *Bibl. Hist.*, xvii, 49, 3-5 ⁽¹⁾.

Καὶ διανύσας ἐπὶ τὴν ἔρημον καὶ ἄνυδρον, ὑδρευσάμενος διήει τὴν χώραν ἔχουσαν ἄμμου μέγεθος ἀέριον· ἐν ἡμέραις δὲ τέσσαρσι ἐξαναλωθέντων τῶν κομιζομένων ὑδάτων εἰς δεινὴν σπάνιν παρεγένοντο· εἰς ἀθυμίαν οὖν πάντων ἐμπεσόντων ἄφνω πολὺς ὄμβρος ἐξ οὐρανοῦ κατερράγη, τὴν ὑπάρχουσαν τῶν ὑγρῶν ἔνδειαν παραδόξως διωρθούμενος· διὸ καὶ τὸ συμβᾶν ἔδοξεν ἀνελπίστως σωθεῖσι Θεῶν προνοίᾳ γεγονέναι· ὑδρευσάμενοι δὲ ἕκτινος κοιλᾶδος ἐπὶ τέσσαρας ἡμέρας ἔχοντες ἀρκοῦσαν τὴν βοήθειαν καὶ διελθόντες ἡμέρας τέσσαρας διεξέπεσαν τὴν ἄνυδρον.

« Étant parvenu à la région désertique et sans eau (Alexandre) fit provision d'eau et s'avança à travers la contrée des grands amas de sable. En quatre jours de marche, la provision d'eau fut épuisée et ils se trouvèrent dans un terrible dénûment. Ils tombèrent donc tous dans le découragement. Soudain une pluie abondante s'abattit du ciel et remédia miraculeusement au manque d'eau. Cet événement parut à ces hommes sauvés contre tout espoir, l'œuvre de la providence des dieux. On puisa l'eau d'un creux et, ce secours étant suffisant pour quatre jours, après une traversée de quatre jours, on sortit de la contrée sans eau. »

Après quelques considérations sur la fin du trajet, abordant l'Oasis elle-même, Diodore reprend :

III bis. — DIODORE, *Bibl. Hist.*, xvii, 50, 1.

Ἡ δὲ περὶ τὸ ἱερόν τοῦτο χώρα περιέχεται ὑπὸ ἐρήμου καὶ ἀνύδρου τῆς ἀμμώδους, πάσης φιλανθρωπίας ἐστέρημένης.

« La contrée où est situé le sanctuaire est entourée d'un désert aride, sablonneux et tout à fait inhospitalier. »

⁽¹⁾ Diodore de Sicile (1^{er} siècle ap. J.-C.) ; *Bibliothèque historique*, éd. Fr. Vogel-C. T. Fischer (Teubner, 1888 et suiv.). Le texte de Diodore est manifestement altéré (cf. *apparat critique* de l'éd. Teubner (t. IV,

p. 213) ; la comparaison avec les autres sources indique qu'il n'y a pas eu quatre jours de trajet avant le miracle de l'eau et quatre jours après qu'il fût survenu.

Diodore, dont on s'accorde à reconnaître qu'il utilise d'ordinaire Clitarque⁽¹⁾, semble ici suivre la même source qu'Arrien, puisqu'on retrouve les détails dans le même ordre et que, dans les deux auteurs, les qualificatifs traditionnels du désert reviennent par deux fois de la même façon, presque semblables. C'est cette même source qu'utilise aussi avec art Quinte-Curce. Les différences entre les récits de ces auteurs ne peuvent donc provenir que de la façon dont ils ont utilisé leur documentation, en l'interprétant d'après leurs autres lectures et selon leur propre conception du désert.

IV. — QUINTE-CURCE, *Histoire d'Alexandre*, IV, 7, 30⁽²⁾.

Ac primo quidem et sequente die tolerabilis labor visus ; nondum tam vastis nudisque solitudinibus aditis, jam tamen sterili et emoriente terra. Sed ut aperuere se campi alto obruti sabulo, haud secus quam profundum aequor ingressi terram oculis requirebant : nulla arbor, nullum culti soli occurebat vestigium ; aqua etiam defecerat, quam utribus cameli vexerant, et in arido solo ac fervido sabulo nulla erat. Ad hoc sol omnia incenderat siccaque et adusta erant ora, cum repente, — sive illud deorum munus sive casus fuit —, obductae caelo nubes condidere solem, ingens aestu fatigatis, etiam si aqua deficeret, auxilium. Enim vero, ut largum quoque imbrem excusserunt procellae, pro se quisque excipere eum, quidam ob sitim impotentes sui ore quoque hianti captare coeperunt ; quadriduum per vastas solitudines absumptum est.

« Le premier jour et le suivant, la fatigue parut supportable. On n'avait point encore atteint les solitudes si vastes et si nues ; et pourtant déjà la terre était stérile et presque morte. Mais lorsque se découvrirent les plaines couvertes d'épais amas de sable, ce fut comme s'ils s'étaient engagés sur la pleine mer et ils cherchaient des yeux la terre. Nul arbre, nulle trace de culture devant eux ; l'eau même que les chameaux avaient transportée dans des outres s'était

⁽¹⁾ Sur Clitarque d'Alexandrie (vers 310 av. J.-C.), cf. JACOBY, *Fr. Gr. Hist.*, 137, II, C ; *Komm.*, p. 484-485 et P. W., *R. E.*, XXI, 622-654, s. v. ; Clitarque est le « Père de la Vulgate » dont dérivent les récits de Diodore et de Quinte-Curce (cf. les mémoires sur les historiens d'Alexandre (voir p. 194, n. 4), en particulier R. VALLOIS, *R. E. G.*, 44

(1931), p. 141-149 ; G. RADET, *Mélanges Bidez* (1934), p. 780 ; E. MEDERER, *Die Alexanderlegenden* (1936), p. 38 et P. JOUGUET, *Bull. Inst. d'Égypte*, XXVI (1943-1944), p. 92.

⁽²⁾ Quinte-Curce, historien latin ; époque non déterminée — (cf. p. 252, n. 2) ; *Histoire d'Alexandre*, éd. H. Bardon, Coll. Univ. France t. I (1947) ; cf. éd. Hedicke (Teubner).

épuisée et il n'y en avait point dans le sol aride et le sable ardent. En outre, le soleil avait tout embrasé ; leur bouche était sèche et brûlée ; lorsque tout à coup — bienfait des dieux ou hasard — des nuages voilèrent le ciel et cachèrent le soleil, précieux soulagement pour des hommes épuisés de chaleur, même en l'absence d'eau. En fait, comme un orage provoqua de plus une pluie abondante, chacun se mit de son côté à la recueillir ; certains, n'étant plus maîtres d'eux-mêmes à force de soif, se mirent à la capter de leur bouche béante. Quatre jours se passèrent au milieu de ces vastes solitudes.»

Puis Quinte-Curce, ayant signalé l'intervention des corbeaux ⁽¹⁾, en arrive au sanctuaire. Il utilise alors son modèle plus habilement que ne l'ont fait Diodore et Arrien et, bâtissant son développement par antithèse, aux « vastes solitudes » ⁽²⁾, il oppose d'épais ombrages :

IV bis. — QUINTE-CURCE, *Hist. d'Alex.*, IV, 7, 13 ⁽³⁾.

Tandem ad sedem consecratam deo ventum est. Incredibile dictu, inter vastas solitudines sita undique ambientibus ramis vix in densam umbram cadente sole contacta est.

« Enfin on arriva à l'endroit consacré au dieu. Chose incroyable : situé au milieu des vastes solitudes, il est caché par des feuillages qui l'entourent de toutes parts et dont l'ombre épaisse laisse à peine un passage aux rayons du soleil. »

A la page précédente, Quinte-Curce, avant d'entreprendre le récit de l'expédition, a déjà brossé un tableau du désert qui sépare l'Égypte de l'oracle d'Ammon ; dans cette sorte de description-doublet, les horreurs de la piste sont surtout destinées à mettre en valeur l'immense désir (*ingens cupido*) ⁽⁴⁾ qui pressait le cœur d'Alexandre d'aller trouver le dieu, son père.

⁽¹⁾ Cf. p. 221, n. 2.

⁽²⁾ *Vastae solitudines* est une locution toute faite de Quinte-Curce (huit citations groupées par G. Dosson, *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre* (Paris 1886), p. 286, n. 22). L'immensité du désert n'a pas été mise en particulière valeur par les auteurs anciens

(cf. cependant la remarque de Pomponius Mela sur la Libye : *vasta est magis quam frequens*).

⁽³⁾ Cf. p. 199, n. 2.

⁽⁴⁾ Cf. ARRIEN, III, 3, 1 : *πόθος λαμβάνει αὐτόν* : « une inspiration irrésistible » : P. Jouguet, *Revue de Philologie*, 60 (1934), p. 191 ;

IV ter. — QUINTE-CURCE, *Hist. d'Alex.*, IV, 7, 29.

.....adire Jovis Hammonis⁽¹⁾ oraculum statuit, iter expeditis quoque et paucis vix tolerabile ingrediendum erat; terra caeloque aquarum penuria est; steriles harenae jacent. Quas ubi vapor solis accendit, fervido solo et urente vestigia intolerabilis aestus existit luctandumque est non solum cum ardore et siccitate regionis, sed etiam cum tenacissimo sabulo quod praealtum et vestigio cedens aegre molliuntur pedes. Haec Aegyptii vero majora jactabant.

« Il décida d'aller à l'oracle de Jupiter Ammon. Il fallait s'avancer par un chemin à peine praticable même pour une troupe légèrement équipée et peu nombreuse; sur terre, dans le ciel, c'est le manque d'eau; les sables s'étendent stériles; lorsqu'ils sont échauffés par les feux du soleil, le sol est ardent et brûle les pieds du voyageur; il s'élève une chaleur intolérable. Il faut lutter non seulement contre l'ardeur et la sécheresse du pays, mais encore contre l'extrême ténacité du sable, qui, très épais et cédant sous le pas, ne permet qu'à grand peine la marche. Ces difficultés, les Égyptiens les exagéraient encore. »⁽²⁾

Ce passage, aux épreuves indiquées par la Vulgate : sécheresse et chaleur⁽³⁾, ajoute la difficulté d'une marche retardée par le sol sablonneux. Soulevé par le vent, le sable rendait encore l'air inhospitalier, comme en témoigne l'épisode suivant du récit de Plutarque.

« Sehnsucht » : U. WILCKEN, *S. P. A. W. Berlin*, 1928, p. 580. Cf. G. MÉAUTIS, *Recherches sur l'époque d'Alexandre*, I, *Le πόθος d'Alexandre le Grand*, *R. E. A.*, 44, 1942, p. 300-304.

⁽¹⁾ P. 199, n. 2. Les versions Ammon, Hammon, Jupiter Ammon, Jupiter Hammon se trouvent indifféremment à travers les divers manuscrits de Quinte-Curce (cf. apparats critiques des éditions Hedicke (Teubner) et Baridon (Coll. Univ. France).

⁽²⁾ Cf. PLUTARQUE, *Alex.*, 26 : ταῦτα πάντα σχεδὸν πάντες ἐλογίζοντο. « Tous ces (dangers), tous ou presque en parlaient. » La

crainte des Égyptiens envers le « désert » semble avoir été grande; d'où sans doute la rareté des allusions qu'ils osent y faire et le développement d'affabulations terrifiantes dont il nous reste la trace (cf. ci-dessous p. 225, n. 2).

⁽³⁾ Dans leur évocation du paysage saharien, les auteurs antiques insistent davantage sur la sécheresse que sur la chaleur proprement dite. Est-ce là le résultat des théories posidoniennes selon lesquelles la zone torride est habitable (cf. R. M. JONES, *Posidonius and Cicero's Tusculan Disputations*, *Classical Philology*, XVIII (1923), p. 211-212)?

V. — PLUTARQUE, *Alex.*, 26-27⁽¹⁾.

Αὐτός ὄρμησεν εἰς Ἄμμωνος ὁδὸν μακρὰν καὶ πολλὰ μὲν ἔχουσαν ἐργάδη καὶ ταλαίπωρα, κινδύνους δὲ δύο, τὸν μὲν ἀνυδρίας, δι' ἣν ἔρημός ἐστιν οὐκ ὀλίγων ἡμερῶν. . . . πρῶτον μὲν γὰρ ἐκ Διὸς ὕδωρ πολὺ καὶ διαρκεῖς ὑετοὶ γενόμενοι τὸν τε τῆς δίψης φόβον ἔλυσαν, καὶ τὴν ξηρότητα κατασβέσαντες τῆς ἄμμου, νοτερᾶς γενομένης καὶ πρὸς αὐτὴν ξυμπεσοῦσης εὐπνουν τὸν ἀέρα καὶ καθαρώτερον παρέσχον.

« Il marcha vers le sanctuaire d'Ammon. La route est longue : elle présente beaucoup de difficultés et d'épreuves, et deux dangers : d'une part le manque d'eau qui rend le pays désert pendant bien des jours. . . . tout d'abord Zeus fit tomber une grande quantité d'eau et des pluies suffisantes qui dissipèrent la crainte de la soif et qui, atténuant la sécheresse du sable, l'humectèrent et l'abattirent sur le sol et rendirent l'air plus respirable et plus pur. »

Τόν. . . . τῆς δίψης φόβον : « la crainte de la soif ». C'est elle à coup sûr qui est à la source de toute une série de légendes que le manque d'eau avait fait surgir au long des pistes de l'oasis.

*
* *

VI. — P. NIGIDIUS FIGULUS, *Sphaera Graecanica*⁽²⁾.

Cum Liber exercitum in Africam duceret, aquarum inopia deminuebatur ejus multitudo; post deinde aliquot dies (aries) (a) casu repentino adparuit, Liberumque et exercitum [dux] (b) ad aquam divinitus perduxit. Ab hoc facto Liber eum arietem

⁽¹⁾ Plutarque, 46-120 ap. J.-C. Pour l'enchaînement du texte et le second danger de la piste : le Vent du Sud, cf. texte X.

⁽²⁾ P. Nigidius Figulus, philosophe du 1^{er} siècle av. J.-C.; *Sphaera Graecanica*, frgt in *Schol. ad Germanici Aratea*, p. 80, 8, BREYSSIG = A. SWOBODA, p. 110-111 (cité d'après Th. HOPFNER, *Fontes historiae religionis aegyptiacae* (Bonn 1922), p. 83). Notes critiques : (a) *Add. Bücheler*, *Mus. Rhen.*, XIII,

p. 187, om. B; (b) « fort. delend. » *Breyssig*; (c) *Ammonem Sw. P.*; (d) *Hammon sive Ammon codd.* (Swoboda avait corrigé en *Hammonion* (cf. Th. HOPFNER, *Fontes. . .*, p. 795, réf. à p. 84), mais il est possible de suivre la leçon des *codd.* (cf. τῶν δ' ἐν Ἄμμωνι κρητῶν, ARISTOTE, *Const. Cyr.*, frgt 531 Rose; *Ammon oppidum*, J. HONORIUS, *Cosmog.*, éd. Riese, 44, p. 47, 8).

Jovem Hammonem (c) adpellavit eique fanum eo loco, quo reperta est aqua, magnificentum aedificavit memoriaque eum locum immortaliter nobilitavit; id fanum abest Alexandria iter dierum novem, harenosum est; serpentium est multitudo; quod ab arena Hammon (d) eatur nominatum; igitur propterea aries, dux aquae, immortalis nobilitatus est, caeli sidera consecutus.

« Alors que Liber conduisait une armée en Afrique, le manque d'eau faisait disparaître ses troupes. Enfin, au bout de quelques jours, (un bélier) tout à coup apparut et, (guidant) Liber et son armée, les conduisit de façon miraculeuse vers de l'eau; de ce fait Liber appela ce bélier Jupiter Ammon et, au lieu où l'eau avait été trouvée, lui construisit un temple magnifique et illustra ce lieu d'un souvenir immortel; ce temple est à neuf jours d'Alexandrie, au milieu des sables, il y a une multitude de serpents. Et c'est du « sable » que viendrait son nom d'Ammon⁽¹⁾. Aussi le bélier, guide de l'eau, a-t-il été jugé digne de l'immortalité et mis au rang des constellations célestes. »⁽²⁾

Ce récit du néopythagoricien Nigidius Figulus se range dans une lignée de compositions mythographiques⁽³⁾ dont la plus anciennement attestée est

⁽¹⁾ Nigidius Figulus démarque un texte grec: les Grecs, sensibles aux calembours, se devaient de rapprocher ἄμμος, le sable, et Ἄμμων, le dieu du désert libyque. Outre ce passage, cette étymologie audacieuse est attestée par Hermippos, rapporté dans HYGIN, *Astronom.*, II, 20 (cf. ci-dessous texte VII), SERVIUS, *In Verg. Aen.*, IV, 196; *Mythographus Vaticanus*, III, 9; EUSTATHE, *Dionys. Perieg.*, 211; EUDOC., *Violar.*, 75. Cf. encore le rapport *hammoniaco harenis* établi par PLINE, *H. N.*, XXXI, 79 (= texte XLVIII) et l'explication fournie par cet érudit à propos des Nasamons, *H. N.*, V, 33: *Nasamones, quos antea Mesamones Graeci appellavere ab argumento loci, medios inter harenas sitos.*

Un autre rapprochement a aussi pu être fait entre les formes latines *aries* (*arietinis cornibus*) et *arena* (cf. de ce point de vue le texte de SERVIUS, *l. c.*; HYGIN, *Fab.*, CXXXIII et

Lactantius PLACIDUS, *In Statii Theb.*, III, 476 (*ex arena subito aries apparuit*).

⁽²⁾ Sur la tradition astrologique du bélier promu au ciel: HYGIN, *Astron.*, II, 20 (citant à la fois Hermippos (cf. ci-dessous p. 204, n. 1 et texte VII) et Leon de Pella (cf. *Fr. H. Gr.*, II, 332); HYGIN, *Fab.*, CXXXIII (éd. H. I. Rose p. 97: « *Quo duce Liber cum aquam invenisset, petit ab Jove ut eum in astrorum numerum referret qui adhuc hodie aequinoctialis aries dicitur* »); LUCIEN (?), *De Astrolog.*, 8; AMPELIUS, *Lib. memor.*, II, 1; Lactantius PLACIDUS, *In Statii Theb.*, III, 476; ISIDORE DE SÉVILLE, *Etym.*, III, 71.

⁽³⁾ HERMIPPOS, *ap. HYGIN, Astron.*, II, 20 (cf. texte VII et p. 204, n. 1 et 2; cf. HYGIN, *Fab.*, CXXXIII et CCLXXV); P. Nigidius FIGULUS, *Sphaera Graecanica* (cf. texte VI); DOSITHEOS, *ap. HYGIN, Fab.*, p. LV (éd. Schmidt; cf. Th. HOPFNER, *Fontes...*, p. 83); AMPELIUS,

celle d'Hermippus, philosophe alexandrin du III^e siècle avant J.-C. ⁽¹⁾. Il est en effet rapporté par :

VII. — HYGIN, *Astronom.*, II, 20, s. v. *aries* ⁽²⁾.

Hermippus dicit, quo tempore Liber Africam oppugnaverit devenisse cum exercitu in eum locum qui propter multitudinem pulveris Ammodes (a) est appellatus; itaque cum in maximum periculum devenisset, quod iter necessario faciendum esse videbat, accessit eo, ut aquae maxima penuria esset. Quo facto exercitus ad defectionem maximam venire cogebatur. Qui dum, quid agerent, cogitant, aries quidam fortuitu ad milites seorsum errans pervenit; quos cum vidisset, fuga praesidium sibi paravit. Milites autem, qui eum fuerant conspicati, etsi pulvere et aestu pressi vix progrediebantur, tamen ut praedam ex flamma petentes arietem sequi coeperunt usque ad eum locum qui Jovis Hammonis (b) postea templo constituto est appellatus. Quo cum pervenissent, arietem, quem secuti fuerant, nusquam invenire potuerunt; sed quod magis his fuerat optandum, aquae magnam copiam in eo loco nacti sunt, recuperatisque corporibus Libero statim nuntiaverunt. Qui gavisus ad eos fines exercitum deduxit et Jovis Hammonis templum cum arietinis cornibus simulacro facto constituit. Arietem inter sidera figuravit, ita ut cum sol in ejus foret signo, omnia nascentia recrearentur, quae veris tempore fiunt, hac re maxime, quod illius fuga Liberi recreavit exercitum.

« Selon Hermippus, au moment où Liber porta la guerre en Afrique, il arriva avec son armée dans le lieu qui par suite de l'abondance de sable est

Lib. memor., II, 1 (cf. texte XXXV); SERVIUS, *In Verg. Aen.*, IV, 196; MYTHOGRAPHUS VATICANUS I, 121; LACTANTIUS PLACIDUS, *In Statii Theb.*, III, 476. Cette tradition est étudiée par A. D. NOCK, *Notes on ruler-cult*, I-IV, *Journal of Hellenic Studies*, 48 (1928), p. 27-29. Cf. J. NOUVILLE, *Revue de Philologie*, 55 (1929), p. 250, n. 2.

⁽¹⁾ Hermippus, auteur alexandrin contemporain de Ptolémée IV Philopator (cf. P.-W., *R. E.*, XV, 845 et suiv. s. v. et A. D. NOCK, *o. l.*, p. 28, n. 38). Sur l'origine de l'affabulation d'Hermippus et sur les préoccupa-

tions dont elle témoigne, cf. M. FASCIATO et J. LECLANT, *Mélanges Ch. Picard* (Paris 1949), p. 364 et 371 et suiv. et *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, École Française de Rome (abrég. *M. E. F. R.*), LXI (1949), p. 12, 26 et suiv.

⁽²⁾ HYGIN, auteur d'*Astronomiques* et compilateur de *Fables* (64 av. J.-C.-17 ap. J.-C.). *Astronomiques*, II, 20 (éd. B. Bunte, p. 60-61). Notes critiques : (a) ammodes *D vulg.* Hammodes; graece ἀμμόδης dicitur; (b) in *G* semper scribitur hammon vel hamon; in *D* autem ammon, hammon, hamon; (c) ammonis *D, N.*

appelé Ammodes. Aussi comme il était tombé en un péril extrême (et il voyait qu'il devait nécessairement suivre ce chemin), vint s'ajouter à cela une extrême pénurie d'eau, qui devait amener l'armée à un épuisement extrême. Tandis qu'ils se demandaient ce qu'ils allaient faire, un bélier par hasard errant à l'aventure se présenta devant les soldats. Lorsqu'il les vit, il chercha un refuge dans la fuite. Mais les soldats qui l'avaient vu, bien que, sous l'accablement de la poussière et de la chaleur, ils n'avançassent qu'avec peine, comme s'il s'agissait d'arracher une proie aux flammes, se mirent à suivre le bélier jusqu'à l'endroit qui reçut ensuite, après la fondation du temple, le nom de Jupiter Ammon. Arrivés là, ils ne purent trouver nulle part le bélier qu'ils avaient poursuivi. Mais ce qui était préférable pour eux, ils découvrirent là une grande quantité d'eau et, ayant refait leurs forces, ils le signalèrent aussitôt à Liber. Plein de joie, il conduisit son armée à cet endroit et fonda un temple à Jupiter Ammon, ayant fait une statue portant des cornes de bélier. Il fit figurer le bélier parmi les constellations, de sorte que lorsque le soleil serait sous ce signe, toutes les créatures fussent revivifiées, ce qui arrive au printemps, principalement, parce qu'il a revivifié par sa fuite l'armée de Liber.»

Dans cette suite de spéculations mythographiques qui semblent porter la marque de l'entourage de Ptolémée IV Philopator, mais qui reflètent vraisemblablement des traditions très anciennes — libyennes et égyptiennes — concernant les rapports du bélier, du soleil et de l'eau, le bélier « guide de l'eau » est promu « symbole d'immortalité ». Et c'est pourquoi sans doute, dans le courant du 1^{er} siècle après J.-C., de nombreux monuments funéraires romains — autels et urnes — reçoivent à leur angles des masques d'Ammon — têtes sévères et barbues aux tempes ornées de cornes de bélier —, auxquels se substituent souvent de simples protomes de bélier : des pistes du désert libyque, gagnant un ciel de renouveau, le dieu-bélier solaire signifiait aux hommes — parmi bien d'autres symboles — une leçon d'immortalité⁽¹⁾.

De tels récits traduisent en outre la volonté d'expliquer les cornes du dieu étrange en même temps qu'ils relatent la fondation de l'oracle ; à ces recherches

⁽¹⁾ Cf. la communication de M. Fasciato et J. Leclant à la Société des Études latines le 10 janvier 1948 et les remarques de

MM. Durry, Ch. Picard, A. Piganiol, W. Seston et J. Bayet (*Revue des Études Latines*, XXVI (1948), p. 32-34).

étiologiques, les calembours sont d'une aide puissante. Perdu au cœur des sables, le dieu au masque de bélier ne pouvait sans eau recevoir ses fidèles : le jaillissement d'une source sous ses sabots était une explication toute naturelle ⁽¹⁾.

Enfin et surtout comment ne pas rapprocher l'intervention providentielle sauvant l'armée de Dionysos et les miracles survenus à la troupe d'Alexandre : pluie divine ⁽²⁾ et animaux-guides ⁽³⁾. Le cycle de Dionysos vainqueur des sables de Libye — doublet des campagnes du dieu dans les Indes — semble à coup sûr en rapport avec la traversée du désert par le héros macédonien. Dans l'histoire et dans la légende, parallèlement, se traduit, d'une façon imagée, l'aide de la divinité qui permet de triompher des obstacles ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Sur les animaux découvreurs d'eau, cf. Dr. J. REGNAULT, *Baguettes et pendules* (Bibliothèque scientifique Payot, Paris 1948), p. 28-30. Il conviendrait d'ailleurs de préciser les rapports du bélier saharien et de l'eau ; *aman*, en certains dialectes berbères, signifie l'« eau » ; « le bélier est un avatar du génie de l'eau » note, chez les Dogons, M. GRIAULE (*Une mythologie soudanaise, Annales de l'Université de Paris*, 17^e année, n° 2, 1947, p. 94) ; « le génie de l'eau, le Nommo, sous sa forme prestigieuse de bélier d'or ou de cuivre, dans un lit d'étoiles » (Ib., *Dieu d'eau, Entretiens avec Ogotemmel*, Paris 1949, p. 134 ; cf. p. 130, 132, 140).

⁽²⁾ Le miracle de l'eau est rapporté à la divinité par les historiens d'Alexandre : DIODORE, XVII, 49, 4 : *παράδοξως, . . . ἀνεπίστωσθεσίσι θεῶν προνοία γεγονέναι* (texte III) ; QUINTE-CURCE, IV, 7, 13 : *sive illud deorum munus sive casus fuit* (texte IV) ; ARRIEN, III, 3, 4 : *τοῦτο ἐς τὸ θεῶν ἀνηρέχθη* (texte II bis) ; PLUTARQUE, *Alex.*, 27, 1 : *ἐκ Διὸς* (texte V) ; cf. W. W. TARN, *Alexander the Great, Sources and Studies* (Cambridge 1948), p. 355, n. 3. Sur la pluie en tant que *diosemia*, cf. A. B. COOK, *Zeus*, III (1940), p. 284-881 (en particulier, p. 319 et suiv.) ; sur les « pluies

miraculeuses » de 42 ap. J.-C. (DION CASSIUS, LX, 9, 2-4 : campagne de Cn. Hosidius Géta contre les Maures) et de 172 ap. J.-C. (campagne de Marc-Aurèle contre les Quades), cf. J. GUEY, *Revue de Philologie*, 74 (1948), p. 16-62 (réf. notes p. 19) et *M. E. F. R.*, LX (1948). — Nous possédons un témoignage antique sur la pluviosité dans le Sahara oriental, daté du II^e siècle ap. J.-C. et rapporté par le géographe Ptolémée (G. HELLMANN, *Über die ägyptischen Witterungsangaben im Kalendar von Claudius Ptolomaeus*, S. P. A. W. Berlin, 1916, XIII et G. W. MURRAY, *J. E. A.*, 17 (1931), p. 83).

⁽³⁾ Pour les animaux providentiels, guides de l'expédition macédonienne : corneilles et serpents, cf. ci-dessous, p. 220-223.

⁽⁴⁾ Sur la tradition de l'« imitation » de Dionysos par Alexandre, cf. J. L. TONDRIAU, *Comparisons and identifications of rulers with deities, The Review of Religion*, Columbia 1948, p. 26, n. 17 et p. 29, n. 34 ; *Alexandre le Grand assimilé à différentes divinités, Revue de Philologie*, 75 (1949), p. 43-46, et quelques remarques dans M. FASCIATO et J. LECLANT, *M. E. F. R.*, LXI (1949), p. 25-26. L'autre modèle d'Alexandre, Héraclès, était présenté aussi comme fondateur de l'oracle d'Ammon,

Certes tous les voyageurs n'eurent sans doute pas la chance de Dionysos et d'Alexandre ; cependant le souvenir n'est pas resté de caravanes antiques que la soif aurait fait périr sur la piste d'Ammon ⁽¹⁾. Bien plus, la pénurie d'eau semble avoir été un attrait pour certains et l'on citait avec prédilection l'exemple de cet Andron d'Argos « recordman de l'abstinence », qui, à en croire Aristote ⁽²⁾ en son *Traité de l'ivresse* ⁽³⁾ :

VIII. — « ... Mangeant beaucoup de choses salées et sèches, demeura toute sa vie, sans avoir soif et sans boire. Bien plus, à deux reprises, il se rendit à l'oracle d'Ammon par le pays sans eau, ne se nourrissant que de farines sèches et n'absorbant aucun liquide ».

ayant profité du même prodige et s'étant acquitté envers le dieu de la même manière (SERVIUS, *In Verg. Aen.*, IV, 196, cf. ARRIEN, III, 3, 1) ; sur la « légende héracléenne d'Alexandre », cf. J. L. TONDRIAU, *Revue de Philologie*, 75 (1949), p. 47-48 et A. R. ANDERSON, *Heracles and his successors*, Harv. Stud. Class. Philol., 39 (1928), p. 12-19 ; une statue de bronze de Vienne montre Zeus Ammon tenant la massue d'Héraclès (GRUPPE, *Griech. Myth. u. Religion*, 1506, n. 1 et A. B. COOK, *Zeus*, I (1914), p. 356, n. 2).

⁽¹⁾ Pourtant le désert libyque est bien considéré par les Anciens comme le « pays de la mort ». Les oasis furent, de l'Égypte pharaonique à l'Égypte copte, le lieu de rélévation par excellence et le transfert était tenu pour particulièrement dangereux. Cf. ATHANASE (IV^e siècle ap. J.-C.), *Hist. Arian. ad Monachos*, 72 (I, 387, éd. Bénéd.) : *καὶ ἐξώρισαν μὲν ἐπισκόπους... Ἀμμώνιον μὲν καὶ Ἑρμῆν καὶ Ἀνάγαμφον καὶ Μάρκον εἰς τὴν ἄνω Ὄασιν, Μοῦιν δὲ καὶ Ψενόσιριν καὶ Νειλάμμωνα καὶ Πλήνην καὶ Μάρκον καὶ Ἀθηνόδωρον εἰς τὴν Ἀμμωνιακὴν, δι' οὐδὲν ἕτερον ἢ ἵνα διὰ τῶν ἐρήμων διερχόμενοι τελευτήσωσι* : « Ils exilèrent des évêques... , les uns : Ammonios, Hermès, Anagamphos, Marcos vers l'oasis supérieure ;

les autres : Mouis, Psénosiris, Nilammon, Plenès, Marcos et Athénodore vers l'oasis d'Ammon, sans autre but que de les faire périr pendant la traversée des déserts » ; cf. encore du même ATHANASE, *Ad. Imp. Const. Apol.*, 32 (I, 316, éd. Bénéd.) : *εἰς ἐρήμους καὶ ἀηθεῖς καὶ φοβεροὺς τόπους ἐξώρισαν γέροντας ἀνθρώπων καὶ πολυετείς ἐπισκόπους* : « ils exilèrent dans des lieux déserts, sauvages et terribles des hommes âgés et de vieux évêques. »

⁽²⁾ Sur l'intérêt porté par Aristote à la Libye, cf. Prince YOUSSEF KAMAL, *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*, I (1926), p. 42 et M. FASCIATO et J. LECLANT, *M. E. F. R.*, LXI (1949), p. 22, n. 1. Aristote lui-même signale l'attrait de son époque pour cette région : *ἀεὶ Λιβύη φέρει τι κοινόν* (*Hist. Anim.*, VIII, 28).

⁽³⁾ Le fragment 103 (éd. Rose) du *Symposium* ou « de l'ivresse » d'Aristote est connu par quatre versions : ATHÉNÉE, *Banquet des Sophistes*, II, p. 44 d (cf. texte IX) ; APOLLONIUS, *Mirabilia*, 25 (cf. texte VIII) ; DIOGÈNE LAËRCE, 9, 81 et SEXTUS EMPIRICUS, *Hyp.*, I, 84. Athénée nomme le héros de l'histoire Archonidès d'Argos alors que les trois autres sources l'appellent Andron d'Argos.

APOLLONIUS, *Mirabilia*, 25.

Τῶ περι μέθης Ἄνδρων φησὶν Ἀργεῖος ἐσθίων πολλὰ καὶ ἀλμυρὰ καὶ ξηρὰ δι' ὅλου τοῦ βίου ἀδιψος καὶ ἀποτος διετέλεσεν ἔτι δις πορευθεὶς εἰς Ἄμμωνα διὰ τῆς ἀνύδρου ἀλφίτα ξηρὰ σιτούμενος οὐ προσηνέγκατο ὕγρον.

La performance avait même été améliorée :

IX. — ATHÉNÉE, *Banquet des Sophistes*, II, p. 44 d.

Ἀριστοτέλης δ' ἐν τῶ περι μέθης φησὶν ὅτι ἀλμυρὰς τινες προσφερόμενοι τροφὰς ἀδιψοὶ διέμειναν ὧν ἦν Ἀρχωνίδης ὁ Ἀργεῖος. Μάγων δὲ ὁ Καρχηδόσιος τρεῖς τὴν ἀνύδρον διήλθεν ἀλφίτα ξηρὰ σιτούμενος καὶ μὴ πίνων.

« Selon Aristote, dans son *Traité de l'ivresse*, certains en absorbant des aliments salés n'éprouvent pas de soif, parmi eux Archonidès d'Argos. Et Magon de Carthage ⁽¹⁾ traversa trois fois le pays sans eau en mangeant des farines sèches et sans boire. »

De tels pèlerins, abandonnés à l'isolement d'une extraordinaire endurance, il s'en rencontre encore à l'époque moderne dans le désert libyque. Par un matin de février 1874, à quatre jours de marche vers l'Est de Siouah, G. Rohlf.

⁽¹⁾ Magon, familier de pistes ardues mais cependant bien connues, ne mérite pas le brevet d'« explorateur » que lui décernent G. LAPEYRE et A. PELLEGRIN, *Carthage punique* (Paris 1942), p. 245; cf. p. 95 et 197; remarquons que l'exploit du Carthaginois est mentionné dans le seul Athénée, alors que celui de l'Argien se retrouve dans les quatre versions. Sans accorder crédit à l'imagination boursoufflée de Silius Italicus, qui en ses *Punica* chante Hannibal s'instruisant auprès du dieu porte-cornes des destinées futures et des chances de la guerre (*Pun.*, III, 8-13), puis, après la prise de Sagonte, envoie Bostar s'y informer de l'issue de la lutte (*Pun.*, III, 647-699), notons la tradition selon laquelle Ammon aurait rendu l'oracle fameux : « terre libyque recélerait corps d'Hannibal » (PAUSANIAS, VIII, 11, 11 : Ἀννίβα γὰρ χρησμὸς ἀφίκετο παρὰ Ἄμμωνος ὡς ἀποθανῶν γῆ καλυφθή-

σεται τῇ Λιβύσῃ; cf. SUIDAS, s. v. Ἀννίβας, A n° 2452). — S'il ne convient vraisemblablement pas de prêter une importance excessive aux rapports par voie de terre entre Carthage et l'Égypte (ils sont même niés par J. VERCOUTTER, *Les objets égyptiens ou égyptisants du mobilier funéraire carthaginois* (Paris 1945), p. 352 et 355), on ne saurait pourtant refuser la possibilité de traversées du désert au long des pistes libyques; il faudrait à ce sujet préciser le sens et la portée de la mention d'une expédition de Carthage contre Thèbes faite par AMMIEN MARCELLIN, XVII, 4; N. HOHLWEIN, *Déplacements et tourisme dans l'Égypte romaine, Chronique d'Égypte*, XV (1940), p. 254 signale: « pour les gens peu pressés et les touristes, la route maritime Pouzzoles-Carthage et de là par voie de terre, Carthage-Alexandrie »; cf. ci-dessous, p. 240-243.

ne vit-il pas surgir à l'horizon de la piste un vieil homme aux vêtements duquel s'accrochait un bambin : ils revenaient de la Mecque et regagnaient leur pays, près de Benghasi ; partis de Baharieh, ils avaient en quatre jours gagné Sittrah, avec une simple *gullah* d'eau. « Unglaublich, aber wahr ! »⁽¹⁾.

« Sans boire... absorbant des aliments salés. » Le Dr Ahmed Fakhry m'indique amicalement que les soldats soudanais, fort robustes au désert, croient trouver dans le fromage salé le meilleur remède contre la soif ; une expédition de feu Mohammed Wasfi Bey, gouverneur du désert occidental, en panne dans les sables, fut ainsi sauvée par le dévouement d'un garde qui consentit à tenter la marche de trois jours nécessaire pour gagner la vallée : avant de partir, il ne voulut rien boire, mais se contenta de fromage sec et salé ; après une heure atroce, la sensation de soif disparaîtrait et l'on pourrait tenir trois ou quatre jours, sans avoir besoin de liquide.

Moins sportifs, — mais plus pratiques —, les caravaniers emportaient d'ordinaire de l'eau⁽²⁾ ; Quinte-Curce (texte IV) indique l'emploi d'outres⁽³⁾. Une fois le désert réellement atteint, il n'y avait plus de points d'eau⁽⁴⁾, à en

⁽¹⁾ G. ROHLFS, *Drei Monate in der libyschen Wüste* (Cassel 1875), p. 197-198. Deux jours auparavant, la caravane avait rencontré trois esclaves fugitifs venus aussi à pied de Baharieh (*ibid.*, p. 191-192). Sur les étonnants voyages de pèlerins à travers le Sahara, cf. C. G. SELIGMAN, *Egypt and Negro Africa* (The Frazer Lecture for 1933 ; London 1934), p. 11 et 67-78.

⁽²⁾ DIODORE, XVII, 49 : τῶν κομιζομένων ἰδάτων (texte III) ; QUINTE-CURCE, IV, 7 : aqua... quam utribus cameli vexerant (texte IV). Pour le transport d'eau dans le désert à l'époque ancienne, cf. PLUTARQUE, *Cato minor*, 56 et STRABON, XVII, 3, 7 (textes cités p. 251, n. 1 et p. 253, n. 1).

⁽³⁾ Aux textes anciens indiqués dans la note précédente, comparer le récit d'Hornemann : « L'eau puisée pour l'usage de la kârâvane est portée dans des outres faites de peaux de chèvres non cousues dans le milieu et enlevées du corps de l'animal le plus entières qu'il est

possible... l'eau s'y conserve pendant cinq jours sans contracter de mauvais goût » (*Voyage de F. Hornemann dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzouk...* (Paris an XI, 1803), p. 7-8 ; cf. édit. allem. : Fr. HORNEMANN, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck* (Weimar 1802), p. 6 et édit. angl. : *The Journal of Frederick Horneman's (sic) Travels from Cairo to Mourzouk* (London 1802), p. 4).

⁽⁴⁾ Le fond de terrain (κοιλίς) mentionné par Diodore (texte III) ne doit pas être tenu pour un puits, mais plutôt une de ces sortes de bassins naturels fermés, tronçons d'ouadi indécis, nombreux entre la côte et l'Oasis. Lucain (IX, 591 et 607), indépendant en ce point de la tradition des historiens d'Alexandre, imagine des puits au long de la piste (sur la valeur de Lucain, cf. p. 228, n. 1). Des citernes antiques ont été retrouvées et réaménagées à l'époque moderne, sur la piste entre Marsa Matrouh et Siwa.

croire les historiens d'Alexandre. Ainsi l'approvisionnement en liquide devait être une des préoccupations majeures du voyage — et, c'est vraisemblablement à une mauvaise organisation du ravitaillement en eau, autant qu'aux effets du Vent du Sud qu'il faut attribuer l'échec de l'expédition de Cambyse contre les Oasis ⁽¹⁾. Opposons à l'aventureuse campagne contre les Ammoniens les préparatifs minutieux faits par ce prince, alors qu'au début de son règne il s'apprêtait à marcher contre l'Égypte. Ici et là le problème était le même : « traverser la région sans eau » ⁽²⁾. Sur les conseils de Phanès le transfuge, Cambyse, pour franchir les sables à l'est du Delta, avait sollicité et obtenu la « neutralité bienveillante des Arabes du désert »; le Roi des rois perse ne faisait là que suivre la tradition des monarques d'Assour : Sennacherib, Assarhaddon et Assourbanipal. C'est une aide analogue à ce secours des bédouins arabes qui fit défaut aux Perses dans leur expédition du désert libyque ⁽³⁾. Sans ravitaillement en eau, Cambyse allait au désastre; d'autant plus que, non contents de ne lui être d'aucune utilité, les tribus des nomades et les ksouriens des oasis pouvaient avoir recouvert de sable les puits; n'est-ce pas ainsi, selon Pline ⁽⁴⁾, que les Garamantes rendaient introuvable la route d'accès à leur pays, tandis que, grattant légèrement aux endroits connus d'eux, ils accédaient très facilement à l'eau vivifiante.

Pourtant ce n'est pas à la soif que les historiens classiques attribuent la perte de la colonne expéditionnaire perse — mais aux effets terrifiants du Vent du Sud.

*
* * *

Revenons à PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre* (26-27), dont nous avons abordé l'étude (texte V); poursuivons l'examen du tableau sobre, mais vigoureux de traits, qu'il trace des difficultés et des épreuves de la traversée saharienne.

⁽¹⁾ HÉRODOTE, III, 17, 25-26; DIODORE, X, 13, 3; JUSTIN, I, 9, 3; allusion dans PLATON, *Ménéxène*, 239 e.

⁽²⁾ HÉRODOTE, III, 4.

⁽³⁾ La région au Nord-Ouest de Dakhleh est

une des plus déshéritées du Sahara. Rohlfs signale que son expédition, durant 36 jours, n'y rencontra ni puits ni eau d'aucune sorte (*Drei Monate*, p. 176).

⁽⁴⁾ PLINE, *H. N.*, V, 38.

X. — PLUTARQUE, *Alex.*, 26⁽¹⁾.

Αὐτὸς ὤρμησεν εἰς Ἄμμωνος ὁδὸν μακρὰν καὶ πολλὰ μὲν ἔχουσιν ἐργώδη καὶ ταλαίπωρα κινδύνους δὲ δύο, τὸν μὲν ἀνδρίας δι' ἣν ἔρημὸς ἐστὶν οὐκ ὀλίγων ἡμερῶν, τὸν δ' εἰ λάβρος ἐν ἄμμῳ βαθεῖα καὶ ἀχανεῖ πορευομένοις ἐπιπέσοι νότος, ὅς ποῦ καὶ πάλαι λέγεται περὶ τὸν Καμβύσου στρατὸν ἀνασῆσας θῆναι μεγάλην καὶ κυματώσας τὸ πεδίου μυριάδας ἀνθρώπων πέντε καταχῶσαι καὶ διαφθεῖραι.

« (Alexandre) marcha vers le sanctuaire d'Ammon. La route est longue; elle présente beaucoup de difficultés et d'épreuves et deux dangers : d'une part le manque d'eau qui rend le pays désert pendant plusieurs jours; d'autre part le Vent du Sud qui pouvait les assaillir, tandis qu'ils feraient route sur l'épaisseur et dans l'immensité des sables; comme on dit qu'autrefois aussi, lors de l'expédition de Cambyse, il souleva de grandes dunes et rendit la plaine houleuse comme la mer; il ensevelit ainsi et fit périr cinquante mille hommes⁽²⁾. »

Un court résumé de cet épisode fameux se trouve aussi chez l'abréviateur Justin :

XI. — JUSTIN, I, 9, 3⁽³⁾.

Ad Hammonis quoque nobilissimum templum expugnandum exercitum mittit qui tempestatibus et harenarum molibus oppressus interiit.

« Pour prendre d'assaut le temple très célèbre d'Ammon, (Cambyse) envoie une armée qui fut détruite, accablée sous les tourbillons de vent et les masses de sable. »

Mais c'est à Hérodote surtout qu'il convient de recourir pour être plus amplement informé sur ce drame saharien.

⁽¹⁾ Cf. p. 202, n. 1

⁽²⁾ PLUTARQUE, *Alex.*, 26 continue : ταῦτα πάντα σχεδὸν πάντες ἐλογίζοντο, χαλεπὸν δ' ἦν Ἀλέξανδρον ἀποτρέψαι πρὸς ὀτιοῦν ὠρμημένον. « Tous ces (dangers), tous ou presque en parlaient; mais il était difficile de

détourner Alexandre d'un but vers lequel il s'était mis en marche. » Puis le chapitre 27 traite des secours divins qui sauvèrent Alexandre (texte XIV).

⁽³⁾ JUSTIN (époque des Antonins).

XII. — HÉRODOTE, III, 26⁽¹⁾.

Οἱ δ' αὐτῶν ἐπ' Ἀμμωνίους (α) ἀποσπάλεντες στρατεύεσθαι, ἐπεῖτε ὀρμηθέντες ἐκ τῶν Θηβέων ἐπορεύοντο ἔχοντες ἀγωγούς, ἀπικόμενοι μὲν φανεροί εἰσι ἐς Ὀάσιν πόλιν, τὴν ἔχουσι μὲν Σάμιοι τῆς Αἰσχριωνίης φυλῆς λεγόμενοι εἶναι, ἀπέχουσι δὲ ἐπὶ ἡμερέων ὁδὸν ἀπὸ Θηβέων διὰ ψάμμου, ὀνομάζεται δὲ ὁ χῶρος οὗτος κατὰ Ἑλλήνων γλῶσσαν Μακάρων νῆσος. Ἐς μὲν δὴ τοῦτον τὸν χῶρον λέγεται ἀπικέσθαι τὸν στρατὸν. Τὸ ἐνθεῦτεν δέ, ὅτι μὴ αὐτοὶ Ἀμμώνιοι καὶ οἱ τούτων ἀκούσαντες, ἄλλοι οὐδένες οὐδὲν ἔχουσι εἰπεῖν περὶ αὐτῶν· οὔτε γὰρ ἐς τοὺς Ἀμμωνίους ἀπίκοντο οὔτε ὀπίσω ἐνόσησαν. Λέγεται δὲ καὶ τάδε ὑπ' αὐτῶν Ἀμμωνίων· ἐπειδὴ ἐκ τῆς Ὀάσιος ταύτης ἰεναὶ διὰ τῆς ψάμμου ἐπὶ σφέας γενέσθαι τε αὐτοὺς μεταξύ κου μάλιστα αὐτῶν τε καὶ τῆς Ὀάσιος, ἄριστον αἰρεομένοισι αὐτοῖσι ἐπιπνεῦσαι νότον μέγαν τε καὶ ἐξαισίον, φορέοντα δὲ θῖνας τῆς ψάμμου καταχῶσαι σφεας, καὶ τρόπῳ τοιούτῳ ἀφανισθῆναι. Ἀμμώνιοι μὲν οὕτω λέγουσι γενέσθαι περὶ τῆς στρατιῆς ταύτης.

« Quant aux Perses qui avaient été détachés pour marcher contre les Ammoniens, partis de Thèbes, ils faisaient route avec des guides; il est manifeste qu'ils atteignirent la ville d'Oasis⁽²⁾; cette ville est occupée par des Samiens appartenant, dit-on, à la tribu aischrionienne⁽³⁾; elle est distante de Thèbes de sept jours de chemin⁽⁴⁾, à travers une région sablonneuse; cet endroit s'appelle en langue grecque Île des Bienheureux. L'armée à ce qu'on dit

⁽¹⁾ Cf. p. 196, n. 1. Apparat critique de Ph. E. Legrand (α) Ἀμμωνίους codd. pl., Ἀμω-Β.

⁽²⁾ Cette Ὀάσις πόλις, «ville» distante de Thèbes de sept jours, est vraisemblablement la Grande Oasis de Khargeh. Le terme d'oasis d'origine égyptienne (*wh'it*, cf. ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, I, 347, s. v.) se rencontre sous la forme d'Ἰσαιεῖς chez Hécatée, où il désigne deux îles des Éthiopiens dans le désert (*Fr. H. Gr.*, I, p. 18, n. 267). A l'époque de Strabon, le mot est employé comme nom commun (II, 5, 33; XVII, 1, 5).

⁽³⁾ Le nom de la tribu d'origine de ces Sa-

miens, ignoré par ailleurs dans les annales samiennes, a mis en défiance les érudits. Mais cette tribu peut être celle dont, précisément, à Samos, nous ignorons le nom (D. MALLET, *Les rapports des Grecs avec l'Égypte*, 525-331, *Mémoires I. F. A. O.*, XLVIII, 1922, p. 11, n. 4). Selon G. MASPERO (*Commentaire à Hérodote*, III, 26, in *Bibliothèque Égyptologique*, VII, p. 423-426), «une petite communauté hellénique composée de quelques trafiquants, de quelques mercenaires licenciés, avait très bien pu se former dans l'Oasis».

⁽⁴⁾ Cf. ci-dessous p. 242 et n. 3.

atteignit donc cet endroit. Mais à partir de là, les Ammoniens eux-mêmes mis à part, et ceux qui les ont entendu parler, personne d'autre ne sait rien de son sort; car elle ne parvint pas chez les Ammoniens et elle ne revint pas à son point de départ. Voici ce que racontent les Ammoniens eux-mêmes : comme les Perses partis de la ville susdite d'Oasis cheminaient à travers le sable pour les attaquer et qu'ils étaient à peu près à mi-chemin entre leur pays et Oasis, un Vent du Sud violent et soudain aurait soufflé sur eux, tandis qu'ils prenaient leur repas, apportant des monceaux de sable qui les ensevelirent; et c'est ainsi qu'ils auraient disparu; voilà à en croire les Ammoniens, ce qui est advenu de cette armée.»

Cette page d'Hérodote a soulevé bien des objections. Les uns lui ont reproché de nous en faire accroire par hostilité aux Perses ⁽¹⁾, les autres au contraire de s'en être laissé imposer par ses informateurs ⁽²⁾. La critique historique met parfois en doute cette tragédie perse des sables : elle récuse le chiffre très élevé des effectifs, l'itinéraire suivi par la colonne, l'engloutissement enfin, sous une tourmente de sable, d'une troupe aussi nombreuse ⁽³⁾.

Une armée de cinquante mille hommes, cela semble vraiment considérable pour une campagne au désert, où la maîtrise a toujours appartenu aux petites troupes légères ⁽⁴⁾; mais justement l'expédition ne s'est-elle pas terminée

⁽¹⁾ La partialité du témoignage d'Hérodote en ce qui concerne la légende du meurtre de l'Apis a été démontrée par G. POSENER, *La première domination perse en Égypte, Bibliothèque d'Études*, XI (Le Caire 1936), p. 175 : « le règne de Cambyse paraît avoir été plus sage que ne l'ont prétendu les auteurs classiques »; cf. J. SCHWARTZ, *Les Conquistadors perses et la littérature égyptienne, B. I. F. A. O.*, XLVIII (1948), p. 65-80.

⁽²⁾ Hérodote n'a vraisemblablement pas pu tenir ses renseignements des Ammoniens, car il n'a jamais visité l'oasis et la formule qu'il emploie implique l'existence d'intermédiaires (*οἱ τούτων ἀκούσαντες*). Ceux-ci pouvaient être soit des Égyptiens, ennemis acharnés et calomniateurs des envahisseurs perses (cf. p. 217,

n. 1), soit encore des Cyrénéens en rapport avec l'oasis d'Ammon, tels ceux qui avaient conversé avec Étéarchos, le roi des Ammoniens, et en avaient appris l'expédition transsaharienne des Nasamons (HÉRODOTE, II, 32).

⁽³⁾ Cf. par exemple Ph. E. LEGRAND, *Hérodote*, III, p. 24 et 55, n. 2.

⁽⁴⁾ Une des plus grosses expéditions militaires au Sahara est celle du sultan marocain El-Mansour qui, au xvi^e siècle, conduisit 5000 hommes jusqu'au Niger, avec de fortes pertes (H. P. EYDOUX, *L'homme et le Sahara* (Paris 1943), p. 113). Sur les effectifs de l'expédition menée contre Siwa en 1820, sous le règne de Mohamed Ali, par Hassan Bey el-Shamashirgi, il y a discussion. Jomard (*Voyage à l'Oasis de Syouah...* d'après les

par un désastre? Étant donné que l'armée ⁽¹⁾ devait être grossie de goujats, d'âniers et de convoyeurs divers, le chiffre présenté, bien que très élevé, n'est pas totalement invraisemblable; dans une telle expédition les difficultés de ravitaillement, loin de faire réduire les effectifs, contribuent au contraire à les augmenter.

L'itinéraire? Le réseau des pistes, tel que les documents permettent de le concevoir, rendait possible, à partir de Thèbes, de gagner l'oracle en suivant le cordon des « oasis occidentales » ⁽²⁾. L'expédition, ayant un caractère essentiellement militaire ⁽³⁾, avait intérêt à s'assurer la possession de toutes les oasis et non de la seule contrée des Ammoniens; aussi, dans le texte d'Hérodote,

matériaux recueillis par M. le Chevalier Drovetti, consul général de France en Égypte et par M. Frédéric Cailliaud, de Nantes... (Paris 1823, p. 5), notait : « Ce bey se mit en route avec quinze cents à deux mille hommes de troupes et de l'artillerie de campagne », mais il ajoutait en note (p. 5, n. 1) : « Il est toujours difficile de connaître exactement la force et la composition d'une armée turque. » Il semble bien que les effectifs aient été inférieurs à un millier d'hommes (MUSTAFA PASHA MAHER, *Bull. Soc. Sult. de Géogr.*, IX (1919), p. 55 et S. A. le Prince OMAR TOUSSOUN, *La conquête égyptienne de Siwa de 1820*, *Bull. Soc. R. Arch. Alexandrie*, 35 (1942), p. 47-53, 4 fig., 1 carte). Opposons à l'imprudence perse la tactique de Caton qui pour la traversée des Syrtes divise son armée, dix mille (?) hommes au total, en petites unités (STRABON, XVII, 3, 20; cf. ST. GSELL, *Hist. Anc. Afr. du Nord*, VIII, p. 32).

⁽¹⁾ Les éléments ethniques de l'armée de Cambyse sont connus par les papyrus araméens d'Égypte du v^e siècle av. J.-C. : Perses, originairement des nomades, Chorasmiens venus des oasis du Turkestan, Caspiens habitués des steppes, Sémites enfin aux noms babyloniens, araméens ou juifs (G. POSENER, *La première domination perse en Égypte* (1936), p. 167,

n. 6); la plupart de ces troupes étaient donc entraînées à la vie du désert, connaissant ses ressources et ses dangers.

⁽²⁾ Il faut naturellement tenir compte de la représentation que se faisaient les Anciens du désert libyque et de ses pistes : théorie des « relais » espacés de dix jours, dans Hérodote (cf. ci-dessous); position de l'Oasis d'Ammon à égale distance de Memphis et de Thèbes, d'après les coordonnées de Ptolémée (G. PARTHEY, *Das Orakel und die Oase des Ammon*, *Abh. P. A. W. Berlin*, 1862, p. 131-194).

⁽³⁾ Hérodote n'indique pas les motifs qui poussèrent Cambyse, après sa conquête de l'Égypte, à projeter trois expéditions contre Carthage, contre les Éthiopiens, contre les Ammoniens; il explique seulement l'expédition contre les Éthiopiens par l'ambition de Cambyse (III, 21), à laquelle vient s'ajouter bientôt un sentiment d'amour-propre blessé (III, 25). En fait le roi des rois visait à annexer à ses immenses domaines les contrées désignées du nom vague de Libye (D. MALLET, *Les rapports des Grecs avec l'Égypte* (525-331), p. 10), il songeait à constituer avec l'Égypte pour base, un vaste empire africain; cf. aussi A. MORET, *Histoire de l'Orient ancien*, Coll. Glotz, II (1936), p. 756, qui juge « les plans de Cambyse sagement conçus ».

bien loin de dénoncer l'in vraisemblance de l'itinéraire, verrons-nous au contraire une indication sur le sens de cette expédition jugée par certains mystérieuse ; elle devait occuper la position stratégique des oasis de l'Ouest, boulevard extérieur de l'Égypte et porte du continent africain ⁽¹⁾. La volonté de laisser des garnisons dans une série de postes ⁽²⁾ peut encore aider à justifier le chiffre élevé des effectifs ⁽³⁾.

Ce qui reste le plus difficile à admettre, ce que l'on est même forcé de rejeter, c'est la submersion par les sables d'une troupe de cinquante mille personnes. Certes en l'année 1805 de notre ère encore, on conte l'ensevelissement d'une caravane de deux mille personnes sur la piste du Darfour en Égypte ⁽⁴⁾. Pourtant ceux qui dans le désert libyque se sont trouvés pris au milieu des pires tourbillons de sable, durant même une longueur de temps exceptionnelle, n'ont jamais constaté l'ensevelissement d'aucun objet d'une certaine dimension ⁽⁵⁾. Il fallait être un voyageur aussi crédule que Belzoni pour retrouver dans « des tertres longs de 20 à 30 pieds . . . formés de monceaux d'ossements recouverts de terre » les sépultures de l'armée perse ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ « Les Perses qui étaient des nomades ont porté à la porte du désert un intérêt que les Pharaons sédentaires n'avaient pas ressenti » (E. F. GAUTIER, *Le Sahara* (Paris 1928), légende à la planche XIV, face à la page 129).

⁽²⁾ Comme témoignage de la présence perse dans les Oasis, cf. le temple d'Hibe à Khargeh (BRUGSCH, *Reise nach der Grossen Oase el-Khargeh in der libyschen Wüste*, Leipzig 1878 ; H. E. WINLOCK, *The Temple of Hibis in El-Khargeh Oasis*, Part I, *The Excavations*, The Metropolitan Museum of Art ; Egyptian Expedition ; Publ. XIII (1941). Cf. encore DINON, *Persica*, frgt. 15 (texte XLVII) ; DELAPORTE et HUART, *L'Iran antique* (Paris 1943), p. 248 et ci-dessous p. 218 (fin de la note 4 de la page 217).

⁽³⁾ La mention de Thèbes comme point de départ de cette expédition contre les Oasiens permet peut-être d'expliquer l'erreur d'Hérodote mentionnant l'Oasis d'Ammon à dix jours de Thèbes (cf. texte XL).

⁽⁴⁾ RITTER, *Afrika*, I, p. 397 ; H. VON MINUTOLI,

Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821 (hgg. von Dr. E. H. TOELKEN, Berlin 1824), p. 201-202 ; tous deux cités par G. PARTHEY, *Das Orakel und die Oase des Ammon*, op. cit., 1862, p. 160.

⁽⁵⁾ WILKINSON, dans RAWLINSON, *Herodotus*, II, p. 249, n. 9 ; cf. encore L. E. DE ALMÁSY, *Récents explorations dans le désert libyque* (Le Caire 1936), p. 96.

⁽⁶⁾ G. BELZONI, *Voyages en Égypte et en Nubie... et à l'Oasis de Jupiter Ammon* (Paris 1821), II, p. 174. « L'oasis de Jupiter Ammon » décrite par Belzoni n'est d'ailleurs pas Siwa, mais par une fausse identification, El-Cassar, à trois jours seulement du Nil. Les tombes signalées par Belzoni seraient selon FR. CAILLIAUD (*Voyage à Méroé, au Fleuve blanc... à Syouah et dans cinq autres oasis* (1826), I, p. 34) celles des morts d'un « combat livré par Abdim bey et Hassan bey contre les Arabes dans les premiers temps du règne de Mohammed-Aly ».

Tout en admettant la puissance du Vent du Sud, faisons la part de la légende à côté de la réalité. Privée d'eau, puits et repères ⁽¹⁾ étant recouverts par les sables, la troupe s'est débandée, saisie de panique. Comparons les réactions de la petite escorte d'Alexandre, elle aussi aux prises avec le simoun, sur la piste.

XIII. — ARRIEN, *Anabase*, III, 3, 4 ⁽²⁾.

Ἀνηνέχθη δὲ ἐς τὸ Θεῖον καὶ τόδε· ἄνεμος νότος ἐπὶ πνεύσει ἐν ἐκείνῳ τῷ χώρῳ, τῆς ψάμμου ἐπιφορεῖ κατὰ τῆς ὁδοῦ ἐπὶ μέγα καὶ ἀφανίζεται τῆς ὁδοῦ τὰ σημεῖα οὐδὲ ἔστιν εἰδέναι, ἵνα χρή πορεύεσθαι· καθάπερ ἐν πελάγει τῇ ψάμμῳ, ὅτι σημεῖα οὐκ ἔστι κατὰ τὴν ὁδὸν οὔτε πονοῦ ὄρος οὔτε δένδρον οὔτε γήλοφοι βέβαιαι ἀνεσληκότες, οἷς τισιν οἱ ὁδῖται τεκμαίροντο ἂν τὴν πορείαν καθάπερ οἱ ναῦται τοῖς ἄστροις· ἀλλὰ ἐπλανᾶτο γὰρ ἡ σιρατιὰ Ἀλεξάνδρῳ καὶ οἱ ἡγεμόνες τῆς ὁδοῦ ἀμφίβολοι ἦσαν.

« Ceci aussi fut attribué à la divinité : le Vent du Sud lorsqu'il souffle dans cette contrée recouvre de sable le chemin sur une grande épaisseur et rend invisibles les repères du chemin, si bien qu'on ne peut plus savoir par où il faut avancer, à travers le sable, véritable océan ; car de repères il n'y en a point le long du chemin — ni hauteur, ni arbre, ni collines bien fixées — auxquels les voyageurs puissent reconnaître leur chemin comme le font les marins grâce aux étoiles ⁽³⁾. Aussi, l'expédition d'Alexandre errait-elle à l'aventure, et les guides étaient-ils dans le doute. »

⁽¹⁾ On est réduit à de simples conjectures en ce qui concerne les repères (*σημεῖα*, ARRIEN (texte XIII) ; *ὄρων*, PLUTARQUE (texte XIV). C'était vraisemblablement de petits tas de pierres, des *cairns*, comme les caravaniers en usent encore de nos jours en ces déserts (cf. par exemple, A. SCHOLZ, *Reise in die Gegend zwischen Alexandrien und Parätonium, die libysche Wüste... in den Jahren 1820 und 1821* (Leipzig und Sorau (1822), p. 76). Notons aussi la remarque du D^r E. ISAMBERT, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, II^e partie (Paris 1878, 2^e éd.), p. 452 : à six jours de Médiyet el-Fayoum, dans le

désert « beaucoup de bois pétrifiés... quelques-uns de ces morceaux, en partie enfoncés dans le sable perpendiculairement, en partie saillants au dehors, présentent l'apparence d'arbres sur pied ; ce sont les Arabes qui les relèvent ainsi en forme de jalons ». Sur les repères du désert au sud de la Palestine, cf. *Revue Biblique*, 49 (1940), p. 56-57.

⁽²⁾ Cf. p. 197, n. 2. Le texte XIII est la suite du texte II *bis*, il est lui-même suivi du t. XXI.

⁽³⁾ Une description-doublet de la disparition des repères, avec impossibilité de se guider sur les astres, est présentée à propos

Plutarque qui, comme Arrien, utilise sans doute Ptolémée ⁽¹⁾, fait allusion d'une façon bien moins pittoresque à cette tempête au désert :

XIV. — PLUTARQUE, *Alex.*, 27 ⁽²⁾.

Ἐπειτα τῶν ὄρων, οἵπερ ἦσαν τοῖς ὀδηγοῖς συγχυθέντων καὶ πλάνης οὔσης καὶ διασπασμοῦ τῶν βαδιζόντων διὰ τὴν ἄγνοιαν κόρακες ἐκφανέντες ὑπελάμβανον τὴν ἡγεμονίαν τῆς πορείας. . .

« Puis comme les bornes dont se servaient les guides étaient recouvertes et que la caravane errait, en ordre dispersé, dans l'ignorance du chemin, des corbeaux apparurent et prirent la tête de l'expédition. »

Ces descriptions réalistes, relatant des faits authentiques, Plutarque et Arrien les font suivre d'un prodige, l'intervention d'animaux miraculeux ⁽³⁾, domaine de la légende après celui de l'histoire.

Ne doit-on pas alors, *mutatis mutandis*, faire aussi la part, dans le récit de l'expédition de Cambyse, à une certaine affabulation. Les Ammoniens ont pu s'emparer de l'échec perse, pour affirmer le pouvoir de leur dieu et présenter les événements à leur façon ⁽⁴⁾. Leurs croyances folkloriques en

de la traversée du désert de Gédrosie (*Anabase*, VI, 26, 4). Lucain exploite aussi ce thème (IX, 494-497), mais le transforme en une marche à l'étoile (IX, 495 : *sideribus novere viam* ; cf. IX, 847 : *caelo duce*). Sur la comparaison du désert et de la mer, cf. ci-dessous, p. 231, n. 1.

⁽¹⁾ Cf. p. 197, n. 3.

⁽²⁾ Dans la *Vie d'Alexandre* de PLUTARQUE, le passage correspondant au texte XIV continue notre texte V ; il est suivi immédiatement de notre texte XX.

⁽³⁾ Cf. ci-dessous, textes XX et XXI.

⁽⁴⁾ Voisine au premier abord semble l'histoire contée par Hérodote (VIII, 35-36) du détachement de l'armée de Xerxès qui marchait sur Delphes pour piller le sanctuaire et fut écrasé sous des blocs dégringolant des Roches Phaidriades. Mais si les deux épisodes

étaient à rapprocher et à considérer comme bâtis sur le même schéma, celui de Delphes étant une invention des prêtres du sanctuaire (cherchant à se disculper d'avoir « médisé ») il faudrait croire que Cambyse s'est rendu à l'Oracle en triomphateur ; les Ammoniens ensuite, pour se disculper d'une complicité, auraient raconté que l'armée de Cambyse avait été anéantie par le Vent du Sud, auxiliaire du dieu. Mais les documents parlent en sens inverse, et l'expédition de Cambyse à l'Oasis ressemble aussi peu à celle d'Alexandre que les Guerres Médiques à la prodigieuse conquête de l'Orient par le héros macédonien. — Pour la diffusion de la légende de l'échec perse, il faut naturellement tenir compte de l'hostilité systématique des Égyptiens face à l'envahisseur (cf. la stèle du Musée de Hanovre et remarques de M. GUENTCH-OGLOUEFF,

étaient les garants : les Psylles n'avaient-ils pas tous succombé dans leur expédition contre le Vent du Sud, qui les avait ensevelis sous les sables ⁽¹⁾?

Et c'est encore à ce terrible déchaînement que, dans l'énigmatique poème de l'*Ibis*, Ovide confie la protection du sanctuaire :

XV. — OVIDE, *Ibis*, 313-314 ⁽²⁾.

*Utque Jovis Libyci templum violare parantes
Acta noto vultus condat harena tuos.*

« Et, comme ceux qui s'apprétaient à violer le temple de Jupiter Libyen, que ton visage soit enseveli sous le sable soulevé par le notus ⁽³⁾. »

On conçoit alors que les anciens Libyens aient témoigné un grand respect envers cette force terrifiante de la nature. Il était de notoriété, à Rome, au 1^{er} siècle, qu'une pierre à l'Oasis même lui était consacrée :

XVI. — POMPONIUS MELA, *Chor.*, I, 8, 39 ⁽⁴⁾.

Rupes quaedam austro sacra. Haec cum hominum manu attingitur, ille immodicus exurgit harenasque quasi maria agens sic saevit ut fluctibus.

« (Il y a) une certaine roche consacrée au Vent du Sud. Si on y porte la main, le vent s'élève avec violence et, poussant les sables comme des vagues, se déchaîne comme sur les flots. »

B. I. F. A. O., XL (1941), p. 128). — Pour l'élaboration d'autres traditions légendaires relatives aux expéditions perses dans le désert libyque, cf. PLINE, *H. N.*, V, 46 : *Pharusii, quondam Persae, comites fuisse Herculis ad Hesperidas tendentis* : « les Pharusiens, autrefois Perses, avaient accompagné Hercule dans son expédition aux Hespérides » (remarques de ST. GSELL, *Hist. Anc. Afr. du Nord*, I (1914), p. 334) ; cf. aussi ci-dessus, p. 215, n. 1 et 2.

⁽¹⁾ HÉRODOTE, IV, 173, qui dit rapporter là les propos des Libyens (repris par AULU-GELLE, XVI, 11, 4-8).

⁽²⁾ OVIDE, *Ibis*, éd. R. Ellis (Oxford 1881) ; cf. p. 58, scholies 313. Trad. Ripert (Garnier), p. 428.

⁽³⁾ Cf. encore la description fameuse de LUCAIN, *Pharsale*, IX, 448-497 (surtout 481 et suiv.) ; sur la valeur du témoignage de Lucain, cf. p. 228, n. 1. Le « vent de Libye » offre à la poésie latine un thème classique, cf. VIRGILE, *Géorgiques*, II, 105-106, « *quem qui scire velit, Libyci velit aequoris idem | discere quam multae Zephyro turbentur arenae* » (cf. *Géorgiques*, I, 241).

⁽⁴⁾ POMPONIUS MELA, 1^{er} siècle ap. J.-C. ; *Chorographia*, éd. Frick (Teubner). Sur les renseignements que donne Mela concernant la géographie de l'Égypte antique, cf. J. BALL, *Egypt in the classical geographers* (Cairo 1942), p. 72 et suiv.

Utilisant la même source, Pline transcrit en son fichier :

XVII. — PLINE L'ANCIEN, *H. N.*, II, 115⁽¹⁾.

Quin et in Cyrenaica provincia rupes quaedam austro traditur sacra, quam profanum sit atrectari hominis manu, confestim austro volvente harenas.

« Bien plus, dans la province de Cyrénaïque, se trouve, dit-on, une roche consacrée au Vent du Sud ; y porter la main est un sacrilège : aussitôt le Vent du Sud soulève les sables en tourbillon. »

Une « pierre du Vent du Sud » n'est pas signalée par les explorateurs modernes, à l'Oasis. A-t-elle même jamais existé ? Tout comme la fameuse Fontaine du Soleil⁽²⁾, c'était sans doute un de ces *sacra* auxquels étaient attachés les Libyens. Fontaine du Soleil et Pierre du Vent du Sud doivent être comparées à ces roches et ces sources auxquelles les Berbères, aujourd'hui encore, attribuent la *baraka*⁽³⁾ et l'*Histoire anonyme de Siouah* manifeste sa crainte révérentielle devant les effets du *Kibly*⁽⁴⁾.

Le caractère terrifiant, et en quelque sorte prodigieux, du Vent du Sud étant établi, il n'est que plus intéressant de remarquer que les historiens d'Alexandre ne l'ont pas utilisé comme un accessoire grandiose à leur mise en scène de la geste du héros. Seul Strabon, qui résume le récit de Callisthène relatif à la traversée du désert, évoque les risques d'« engoulissement ».

⁽¹⁾ Pline l'Ancien, 23-79 ap. J.-C ; *Histoire Naturelle*, éd. Mayhoff ; nous avons dans l'ensemble suivies les traductions de Littré et profité d'indications amicalement communiquées par M. H. Le Bonniec.

⁽²⁾ HÉRODOTE, IV, 181 ; ARISTOTE, frgt. 531 ; LUCRÈCE, VI, 848-878 ; DIODORE, XVII, 50 ; OVIDE, *Métamorphoses*, XV, 309 ; VALÈRE-MAXIME, VIII, 15, 3 ext. ; POMPONIUS MELA, I, 8, 39 ; QUINTE-CURCE, IV, 7, 31 ; PLINE, *H. N.*, II, 228 ; SILIUS ITALICUS, III, 669 ; ARRIEN, III, 4, 2 ; SOLIN, XXVII, 45 ; SAINT-AUGUSTIN, *De Civ. Dei*, XXI, 5 ; ISIDORE DE SÉVILLE, XIII, 13, 8 et 10 ; XIV, 5, 13 ; VIBIUS SEQUESTER (*Geogr. Lat. min.*, éd. A. Riese (1878), cité par Prince YOUSSEF KAMAL, *Monum. Cartog.*, II, 2 (1932), 243) ; EUSTATHE, *In Den. Perieg.*, 211. Ces tra-

ditions sont étudiées très attentivement par J. E. POWELL, *Hermes*, 69 (1934), p. 107-111 (*Die Quelle des Râ bei Herodot*) ; Powell cherche, à tort semble-t-il, l'origine de cette merveille dans le *Livre des Morts égyptiens*, qui mentionne dans la troisième région de la Douat un lac alternativement froid et chaud.

⁽³⁾ E. WESTERMARCK, *Survivances païennes dans la civilisation mahométane* (Paris 1935), p. 123-124.

⁽⁴⁾ O. BATES, *The Eastern Libyans* (London 1914), p. 174. Peut-être faut-il voir un souvenir du désastre antique dans la légende qui montre, à la prière de Sidi Soleiman, une armée d'envahisseurs ensevelie sous la tempête de sable (A. FAKHRY, *Siva Oasis*, 1942, p. 15).

XVIII. — STRABON, *Géogr.*, XVII, 1, 43 ⁽¹⁾.

Καίπερ νότων ἐμπεσόντων βιάσασθαι πλανώμενον δ' ἀπὸ τοῦ κονιορτοῦ σωθῆναι γενομένων ὄμβρων καὶ δυοῖν κοράκων ἡγησαμένων τὴν ὁδόν.

« Il s'obstina en dépit des Vents du Sud qui l'avaient assailli. S'étant égaré, il n'échappa aux tourbillons de sable que grâce aux pluies et à deux corbeaux qui lui servirent de guides. »

Arrien, très exact dans sa description du désert, se contente de rapporter que le Vent du Sud (*ἄνεμος νότος*) recouvre la piste et fait perdre les traces (texte XIII). Plutarque, lui aussi, ne signale qu'un effet secondaire du vent : la piste brouillée (texte XIV). Chez Diodore, tout se réduit à un simple détail noté en passant :

XIX. — DIODORE, *Bibl. Hist.*, XVII, 49, 5 ⁽²⁾.

Ἀδήλου δὲ τῆς ὁδοῦ καθεσίωσης διὰ τὸ πλῆθος τῆς ἄμμου.

« ...la quantité de sable accumulée ayant rendu le chemin invisible... » ⁽³⁾

*
* *

C'est que les historiens d'Alexandre avaient mieux encore, à leur gré du moins, pour rehausser le prestige d'une chevauchée quasi divine : l'intervention d'animaux providentiels.

⁽¹⁾ STRABON, 63 av. J.-C.-19 ap. J.-C. ; édit. Meinecke (Teubner) ; trad. Tardieu (Paris 1867), que nous modifions en certains points.

⁽²⁾ Cf. p. 198, n. 1.

⁽³⁾ Les traditions antiques (cf. encore LUCAIN, IX, 494-497) sont résumées de la façon suivante dans le chapitre LXXV du *Violarium* dit d'EUDOCIE : καὶ ἐποίησεν οὕτω, κοράκων

προηγησαμένων αὐτῶ εὐτυχῶς τῆς ὁδοῦ, καίτοι ἄλλως ἠφανισμένης τὰ σημεῖα τῆ ἐπιχύσει τῆς ἄμμου, ἦν πάνυ πολλὴν ὁ νότος ἐκεῖ ἐπιφορεῖ : « (Alexandre) fit ainsi, guidé heureusement par des corbeaux sur le chemin dont les repères avaient été rendus invisibles par l'accumulation du sable, qu'en énorme quantité le Vent du Sud entasse là. »

Continuons en effet le texte de Diodore :

XIX bis. — DIODORE, *Bibl. Hist.*, xvii, 49, 5-6.

Οἱ καθηγούμενοι τῆς ὁδοῦ προσήγγειλαν τῷ βασιλεῖ, διότι κόρακες δεξιῶ κλάζοντες τὴν τρίβον τῆς ἐπὶ τὸ ἱερόν Φερούσης ἀτραποῦ προσημαίνουσι· οἰωνισάμενος δὲ τὸ συμβαῖνον ὁ Ἀλέξανδρος καὶ διαλαβῶν δέχεσθαι τὸν Θεὸν ἀσμένως τὴν παρουσίαν αὐτοῦ προῆγε κατὰ σπουδὴν.

« (La quantité de sable accumulée ayant rendu le chemin invisible), les guides annoncèrent au roi que des corbeaux, dont on entendait le croassement à droite, indiquaient le tracé de la piste conduisant au sanctuaire. Alexandre, ayant vu un présage dans cet incident et pensant que sa venue était agréable au dieu, accéléra sa marche. »

C'est un récit très voisin que nous trouvons dans :

XX. — PLUTARQUE, *Alex.*, 27⁽¹⁾.

Κόρακες ἐκφανέντες ὑπελάμβανον τὴν ἡγεμονίαν τῆς πορείας, ἐπομένων μὲν ἔμπροσθεν πετόμενοι καὶ σπεύδοντες, ὑστεροῦντας δὲ καὶ βραδύνοντας ἀναμένοντες· ὁ δὲ ἦν Θαυμασιώτατος, ὡς Καλλισθένης Φησί, ταῖς Φωναῖς ἀνακαλούμενοι τοὺς πλανωμένους νύκτωρ καὶ κλάζοντες εἰς ἕχνος καθίστασαν τῆς πορείας.

« (Puis comme les bornes dont se servaient les guides étaient recouvertes et que la caravane en ordre dispersé errait en perdition), des corbeaux apparurent et prirent la conduite de l'expédition, volant à la hâte en avant de la troupe quand elle les suivait, et s'arrêtant pour l'attendre quand elle tardait ou ralentissait sa marche⁽²⁾. Et, ce qui est le plus admirable, comme le

⁽¹⁾ Cf. ci-dessus, texte XIV.

⁽²⁾ Quinte-Curce, qui n'a pas retenu le récit de la tempête de sable, décrit ainsi le vol de corbeaux (IV, 7, 30) : *Jamque haud procul oraculi sede aberant, cum complures corvi agmini*

occurunt modico volatu prima signa antecedentes (et) modo humi residebant, cum lentius agmen incideret, modo se pennis levabant cedentium iterque monstrantium ritu.

rapporte Callisthène, c'est qu'ils rappelaient de leurs cris ceux qui s'égareraient la nuit et de leur croassements les ramenaient sur les traces de l'expédition.»

Plutarque fournit ainsi l'une des sources de cette affabulation : Callisthène ⁽¹⁾. Mais l'auteur de cette légende est Aristobule selon Arrien, qui livre en outre une autre tradition, mise au compte de Ptolémée :

XXI. — ARRIEN, *Anabase*, III, 3, 4-6 ⁽²⁾.

Ἄλλ' ἐπλανᾶτο γὰρ ἡ σῖρατιᾶ Ἀλεξάνδρῳ καὶ οἱ ἡγεμόνες τῆς ὁδοῦ ἀμφίβολοι ἦσαν. Πτολεμαῖος μὲν δὴ ὁ Λάγου λέγει δράκοντας δύο ἰέναι πρὸ τοῦ στρατεύματος φωνῆν ἰέντας καὶ τούτοις Ἀλέξανδρον κελεύσαι ἔπεσθαι τοὺς ἡγεμόνας πιστεύσαντας τῷ θεῷ· τοὺς δὲ ἠγήσασθαι τὴν ὁδὸν τὴν τε εἰς τὸ μαντεῖον καὶ ὀπίσω αὐθις. Ἀριστόβουλος δέ, καὶ ὁ πλείων λόγος ταύτῃ κατέχει κόρακας δύο προπετομένους πρὸ τῆς σῖρατιᾶς τούτους γενέσθαι Ἀλεξάνδρῳ τοὺς ἡγεμόνας. Καὶ ὅτι μὲν θεῖόν τι ξυνεπέλαβεν αὐτῷ, ἔχω ἰσχυρίσασθαι ὅτι καὶ τὸ εἶδος ταύτῃ ἔχει· τὸ δὲ ἀτρεκέες τοῦ λόγου ἀφείλοντο οἱ ἄλλοι καὶ ἄλλοι ὑπὲρ αὐτοῦ ἐξηγησάμενοι.

«Aussi, l'expédition d'Alexandre errait-elle à l'aventure et les guides étaient-ils dans le doute. Selon Ptolémée, fils de Lagos, deux dragons précéderent l'armée en sifflant; Alexandre ordonna aux guides de les suivre en se fiant à la divinité; et ils montrèrent le chemin, tant vers l'oracle qu'en sens inverse, au retour. Aristobule prétend, et son opinion paraît plus généralement adoptée, que ce furent deux corbeaux qui, volant en avant de l'armée, furent les guides d'Alexandre. Qu'une intervention divine soit venue à son aide, je suis prêt à le soutenir, car aussi bien la vraisemblance parle en ce sens; mais la certitude du récit a été écartée par les histoires qu'on a racontées à tort et à travers à son sujet.»

⁽¹⁾ Sur Callisthène, témoin oculaire et historiographe officiel, cf. JACOBY, in P.W., *R.E.*, XX, 1674-1707, s. v. et *Fr. Gr. Hist.*, 124. Sur Aristobule et Ptolémée, cf. ci-dessus p. 197, n. 3. Sur le problème général de l'historiographie d'Alexandre, cf. ci-dessus p. 194,

n. 4. On s'accorde généralement à reconnaître que Ptolémée utilise Aristobule de Cassandreia; le texte d'Arrien prouve qu'en cet épisode du moins, ces deux auteurs présentent des versions différentes.

⁽²⁾ Cf. p. 197, n. 2.

En fait dans cette intervention d'animaux présentés par les historiens du héros comme des messagers divins ⁽¹⁾, on peut ne voir que le souvenir travesti de simples incidents de route ⁽²⁾. Le désert est infesté de ces serpents ⁽³⁾ élevés par Ptolémée à la dignité de guides de l'expédition ⁽⁴⁾. Quant aux corbeaux ⁽⁵⁾, Belzoni ⁽⁶⁾ et Bayle Saint-John ⁽⁷⁾, voyageurs du XIX^e siècle après J.-C., les virent voler à leur rencontre. Réminiscence littéraire, souvenir d'Alexandre sauvé par ce prodige des « horreurs d'une solitude sans chemins » ? Bien plutôt, comme l'écrit Belzoni, ces oiseaux « annonçaient le voisinage de l'eau, car, dans ces déserts, les corneilles se tiennent ordinairement auprès des sources » ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Flatterie des historiens d'Alexandre (καὶ τὸ τῆς κολακείας εἶδος), juge Strabon (XVII, 1, 43), qui ne fait qu'une simple allusion à cet épisode (cf. texte XVIII). Les commentateurs modernes se sont efforcés d'expliquer le « sens » de l'intervention de ces animaux-guides : (thèses résumées par E. MEDERER, *o. l.*, p. 48-49 (corbeaux) et p. 49-50 (serpents ; ajouter pour ces derniers, *Cambridge Ancient History*, VI, p. 378 et W. OTTO, *Priester und Tempel*, II (1908), p. 264, n. 2).

⁽²⁾ G. MASPERO, *Comment Alexandre devint dieu en Égypte* (*Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, Section des Sciences historiques et philologiques (Paris 1897), p. 7 ; E. BEVAN, *A history of Egypt under the Ptolemaic Dynasty* (1927), p. 10 ; U. WILCKEN, *S. P. A. W. Berlin*, 1928, p. 581, n. 1.

⁽³⁾ Pour ne citer que les témoignages antiques, cf. entre autres, THÉOPHRASTE, *Hist. Pl.*, IV, 3 ; ARISTOTE, *Hist. anim.*, VIII, 29 ; NIGIDIUS FIGULUS, *Sphaera Graecanica* (texte VI) ; DIODORE, III, 36 ; PLINE, *H. N.*, V, 26 ; VITRUBE, VIII, 3, 24 ; LUCAIN, *Pharsale*, IX, 587 et suiv. ; SOLIN, XXVII, 28 ; ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymol.*, XIV, 5, 4 et 14. Une version déformée de cette tradition est sans doute à l'origine du racontar de Dion Chrysostome (texte XXII). Les Arabes rapportèrent encore à Fr. CAILLIAUD

(*Voyage à Méroé...* (1826), I, p. 44) que les « vallées sont habitées par des serpents immenses ». On trouverait naturellement beaucoup sur ce sujet en consultant les ouvrages de la précieuse bibliographie de L. KEIMER, *Histoires de serpents, Mémoire Inst. d'Égypte*, 50 (1947), p. XI-XXI.

⁽⁴⁾ *L'itin. Alex.*, 21 a retenu le souvenir des serpents de Ptolémée (*duos corvos draconesque*).

⁽⁵⁾ DIODORE, XVII, 49 (texte XIX bis) ; STRABON, XVII, 1, 43 (texte XVIII) ; ARRIEN, III, 3, 6 (texte XXI) ; QUINTE-CURCE, IV, 7, 30 (ci-dessus p. 221, n. 2) ; PLUTARQUE, *Alex.*, 27, 2 (texte XX). — Pour les conceptions des Anciens relatives à la corneille annonciatrice d'eau, rapprocher VIRGILE, *Géorgiques*, I, 388-389 : *Tum cornix plena pluviam vocat improba | voce et sola in sicca secum spatiat harena* ; cf. trad. P. A. NICOLAS, *Lettres d'humanité*, VII (1948), p. 45 : « Tandis qu'au loin solitaire importune, allant, venant, sur la soif de la dune, quelque corneille appelle à plein gosier la pluie. »

⁽⁶⁾ G. BELZONI, *Voyages en Égypte et en Nubie... et à l'Oasis de Jupiter Ammon* (Paris 1821), t. II, p. 179.

⁽⁷⁾ Bayle SAINT-JOHN, *Adventures in the Libyan Desert* (Londres 1849), p. 69.

⁽⁸⁾ G. BELZONI, *loc. cit.*

Cependant, à côté de ces animaux secourables, d'autres voyageurs moins heureux signalent d'épouvantables monstres. Témoin ce récit de :

XXII. — DION CHRYSOSTOME, *Orat.*, v, 24-27⁽¹⁾.

Οὕτω γὰρ πάνυ πείθονται αὐτῶ καὶ νομίζουσι ἀληθῆς ὥστε ὑστέρον ποτέ φασιν ἐπιφανῆναι τοῦ γένους τούτου βαδίζουσι εἰς Ἄμμωνος Ἑλλησι Θεωροῖς μετὰ πολλῆς δυνάμεως παραπεμπούσης ἰππέων καὶ τοξοτῶν δόξαι γὰρ αὐτοῖς ἐπὶ Θινός τινος κατακεῖσθαι γυναῖκα, διφθέραν ἐπιβεβλημένην [κάτωθεν] (a), ὥσπερ αἱ Λίβυσσαι, ἐπιδεικνύειν δὲ τὰ στήθη καὶ τοὺς μασθοὺς καὶ τὸν τράχηλον ἀνακλῶσαν· καὶ τοὺς ὑπολαβεῖν ἕκ τινος κώμης τῶν ἑταιρουσῶν τινα γυναικῶν. ἐνταῦθα ἰέναι πρὸς τὸν ὄχλον· δύο δὲ τινὰς νεανίσκους ἐκπλαγέντας τὸ εἶδος ἰέναι πρὸς αὐτήν, [Θάτερον] τὸν ἕτερον φθάνοντα· τὸ δὲ Θηρίον, ὡς ἔλαβεν αὐτόν, κατασῦραν εἰς κοῖλόν τι τῆς ψάμμου κατεσθίειν· καὶ τὸν ἕτερον νεανίσκον ὑπερβαλόντα Θεάσασθαι καὶ ἀνακραγεῖν καὶ οὕτως ἐπισηθηῆσαι τὸ λοιπὸν πλῆθος· τὸ δὲ Θηρίον ἐφορμῆσαι τῶ νεανίσκῳ, προῖσχύμενον τὸν ὄφιν, καὶ ἀποκτεῖναν οἴχεσθαι μετὰ συριγμοῦ· τὸν δὲ νεκρὸν εὐρεθῆναι σαπρὸν τε καὶ μυδῶντα καὶ τοὺς Λίβυας τοὺς ἡγεμόνας τῆς ὁδοῦ οὐκ εἶν ἀπίεσθαι τοῦ σώματος ὡς ἀπαντας ἀπολουμένους.

« Cette légende est l'objet d'une foi si forte et on la juge si vraie que plus tard, dit-on, des théores hellènes, qui se rendaient au temple d'Ammon escortés d'une troupe nombreuse de cavaliers et d'archers, rencontrèrent un des monstres que nous avons décrits. Il leur sembla voir sur une dune une femme couchée, le [bas] du corps couvert d'une peau de bête⁽²⁾,

⁽¹⁾ Dion Chrysostome (40 à 120 ap. J.-C.). Édition et traduction (à laquelle nous avons apporté quelques modifications) par L. FRANÇOIS, *Thèse complémentaire* (1922), p. 89-91. (a) Le texte de L. François qui suit les éditions antérieures, porte *ἄνωθεν*, mais *κάτωθεν* semble exigé par l'ensemble de la description.

⁽²⁾ *διφθέρα*, plus exactement « vêtement de peau ». Cf. les *égées* des gens de Libye décrites par HÉRODOTE, IV, 189, DIODORE, III, 49 et SILIUS ITALICUS, III, 276, ainsi que l'équipement des

Libyens figurés sur les parois des tombes égyptiennes (G. MÖLLER, *Die Ägypter und ihre libyschen Nachbarn*, *Z. D. M. G.*, 78 (1924), p. 46-47). Dans les tombes « garamantiques » de l'Oued Agial, au Fezzan, M. Didier Pauphilet a trouvé, en 1949, des lambeaux de cuir, débris de vêtements, couvrant la partie inférieure des squelettes, du bassin aux genoux. Cette « mode saharienne » persisterait jusqu'à nos jours sur le Moyen Niger (Th. MONOD, *Méharées*, p. 47 et pl. VII, fig. 13).

à la mode des Libyennes, la poitrine et les seins à découvert, le cou renversé en arrière. Les théores supposèrent que, d'un bourg voisin, une courtisane s'était rendue en ce lieu au devant de leur troupe. Deux tout jeunes gens frappés de sa beauté étaient allés vers elle, l'un des deux dans sa hâte dépassa l'autre ; le monstre, l'ayant traîné jusqu'à un repli des sables, le dévora. L'autre, s'étant avancé, le vit, poussa un cri aigu et ainsi le reste des voyageurs vint à son secours. Le monstre s'élança sur le jeune homme, le serpent en avant, le tua et s'en fut en sifflant. On retrouva le cadavre corrompu déjà et en pourriture. Les Libyens qui guidaient le convoi ne permirent point qu'on touchât le corps : tous, disaient-ils, en seraient morts. »

A ce récit terrifiant se mesure la crainte qu'inspiraient aux Anciens les pistes du désert. On y discerne l'influence des légendes grecques et hellénistiques relatives aux Sphinges et démons oppressants ⁽¹⁾ ; on y devine l'existence d'effroyables légendes du folklore libyen ; on y retrouve enfin la traditionnelle horreur des Égyptiens pour les démons du désert, ceux qu'ils nous représentent parfois sous des formes fantastiques et qui vinrent hanter les songes des anachorètes ⁽²⁾.

*
* * *

Histoires fantastiques ⁽³⁾ des pistes sahariennes. Et pourtant, dès l'antiquité, le désert était parcouru par des voyageurs à l'esprit objectif, capables de regarder et de faire des observations scientifiques. Ouvrons en effet la

⁽¹⁾ Marie DELCOURT, *Légendes et Cultes des héros en Grèce* (1942), p. 106-108 (et 58) ; *OEdipe et les Mythes de Conquêtes*.

⁽²⁾ L. KEIMER, *Die Angst der Aegypter vor der Wüste* (*Hamburger Fremdenblatt*, 6 janv. 1928) ; *Id.*, *L'horreur des Égyptiens pour les démons du désert* (*Bull. Inst. d'Égypte*, XXVI (1944), p. 135-147).

⁽³⁾ Au dossier des animaux merveilleux du désert libyque, il faudrait joindre l'anecdote

du PSEUDO-CALLISTHÈNE, I, 31 et suiv. (cf. Julius VALERIUS, *Res Gestae Alexandri*, I, 19), selon qui, le nom de Paraetonium viendrait d'une exclamation d'Alexandre en cet endroit : « Ami, tu as raté le but » (*παράτρονόν σοι γέγονεν*) aurait-il crié à un archer, qui avait maladroitement visé une biche (*ελαφος*, *cerva*, « gazelle » traduit O. BATES, *Harvard African Studies*, VIII (1927), p. 129 et n. 1).

géographie de Strabon; examinons ses conceptions et les thèses de ses prédécesseurs :

XXIII. — STRABON, *Géogr.*, I, 3, 4⁽¹⁾.

Μάλιστα δέ φησι ζήτησιν παρασχεῖν, πῶς ἐν δισχιλίοις καὶ τρισχιλίοις ἀπὸ Θαλάττης σταδίοις κατὰ τὴν μεσόγαιαν ὁράται πολλαχοῦ κόγχων καὶ ὀστρείων καὶ χηραμύδων πλῆθος καὶ λιμνοθάλατται, καθάπερ φησὶ περὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἄμμωνος καὶ τὴν ἐπ' αὐτῷ ὁδὸν τρισχιλίων σταδίων οὔσαν πολλὴν γὰρ εἶναι χύσιν ὀστρέων, ἅλας τε καὶ νῦν ἔτι εὐρίσκεσθαι πολλούς, ἀναφυσήματά τε Θαλάττης εἰς ὕψος ἀναβάλλειν, πρὸς ᾧ καὶ ναυάγια Θαλαττίων πλοίων δείκνυσθαι, ἃ ἔφασαν διὰ τοῦ χάσματος ἐκβεβράσθαι καὶ ἐπὶ σιυλιδίων ἀνακεῖσθαι δελφίνας ἐπιγραφὴν ἔχοντας Κυρηναίων Θεωρῶν ταῦτα δ' εἰπὼν τὴν Σφράτωνος ἐπανεῖ δόξαν τοῦ Φυσικοῦ καὶ ἔτι Εἰάνθου τοῦ Λυδοῦ. . . . τάχα δὴ καὶ τὸ τοῦ Ἄμμωνος ἱερὸν πρότερον ἐπὶ τῆς Θαλάττης ὅν ἐκρύψεως γενομένης νῦν ἐν τῇ μεσογαίᾳ κεῖσθαι εἰκάζει τε τὸ μαντεῖον εὐλόγως ἐπὶ τοσοῦτον γενέσθαι ἐπιφανές τε καὶ γνωρίμον ἐπὶ Θαλάττῃ ὄν, τόν τε ἐπὶ πολὺ οὕτως ἐκτοπισμὸν ἀπὸ τῆς Θαλάττης οὐκ εὐλόγον ποιεῖν τὴν νῦν οὔσαν ἐπιφάνειαν καὶ δόξαν.

« (Relativement à ces changements) se pose une question qui a, suivant (Ératosthène)⁽²⁾, particulièrement exercé la sagacité des philosophes : c'est de savoir comment il peut se faire qu'à deux ou trois mille stades de la mer, dans l'intérieur des terres, on voie en maints endroits quantités de valves, de coquillages, et de *chéramydes*⁽³⁾, ainsi que des lacs d'eau saumâtre, notamment aux environs du temple d'Ammon et sur toute la route qui y mène, laquelle n'a pas moins de trois mille stades de longueur. Il y a là en effet, dit-il, comme un immense dépôt de coquillages; le sel aujourd'hui encore

⁽¹⁾ Cf. p. 220, n. 1.

⁽²⁾ Ératosthène (III^e siècle av. J.-C.). Cf. J. BALL, *o. c.*, p. 34 et suiv. et Prince YOUSSEF KAMAL, *Monumenta Cartographica*, I (1926), p. 45.

⁽³⁾ *χηραμῖς* ou *χηραμῆς* est traduit par le *Lexicon* de Liddell-Scott (II, 1990) par

« scallop-shell ». Cf. encore STRABON, XVII, 3, 11 : ἐν δὲ τοῖς πεδίοις ὀστρακίων καὶ χηραμύδων πλῆθος, οἷον ἐν τοῖς περὶ τοῦ Ἄμμωνος λόγοις εἰρήκαμεν : « et dans les plaines une quantité de coquilles et de chéramydes, comme nous en avons signalé dans nos propos sur Ammon. »

s'y trouve en abondance et l'eau de la mer elle-même à l'état de source jaillissante⁽¹⁾; on y remarque en outre des débris d'embarcations ayant tenu la mer⁽²⁾, mais que les gens du pays prétendent avoir été vomies là par quelque fissure, et jusqu'à de petites colonnes⁽³⁾ surmontées de figures de dauphins portant l'inscription de théores cyréniens⁽⁴⁾. Puis, à ce propos, il cite, et même avec éloge, l'opinion émise par Straton⁽⁵⁾, le philosophe physicien ainsi que celle de Xanthos de Lydie⁽⁶⁾...

Il pourrait se faire aussi, suivant lui, que le temple d'Ammon s'élevât

⁽¹⁾ Certaines des sources de la dépression de Siwa sont effectivement d'eau saturée de substances salines (A. AZADIAN, *L'oasis de Siouah et ses sources*, Bull. Inst. d'Égypte, IX (1926-1927), p. 105-114).

⁽²⁾ Le récit d'Ératosthène, bien que témoignant d'une interprétation erronée, semble là encore rendre compte de faits réels : les voyageurs modernes signalent dans le désert libyque des « arbres pétrifiés, debout »; cf. *Voyage de F. Hornemann dans l'Afrique septentrionale* (Paris, an XI, 1803), p. 17 (pour les autres éditions, cf. ci-dessus, p. 209, n. 3); E. ISAMBERT, *Itinéraire descriptif*, etc. (cité ci-dessus p. 216, n. 1), p. 452. F. Hornemann introduit à ce sujet un développement qu'il faut rapprocher de celui d'Ératosthène : « S'il est vrai, comme on l'assure, que l'on trouve dans le Bahrbélâ-mâ des arbres pétrifiés propres à faire des mâts, ou d'autres bois aussi pétrifiés qui ont pu servir à la construction des vaisseaux, et que ce soient ces objets qui caractérisent le pays où on les trouve et qui lui donnent son nom, ce nom doit se traduire non par rivière, mais par mer sans eau, car des pétrifications semblables sont répandues dans tout le désert... Sa surface sablonneuse ressemble à celle d'une côte battue par les vents, où les eaux se pressant devant la tempête ont déposé des pièces de bois et tout ce que le reflux a entraîné. Je ne parle point de débris de naufrages, car je n'ai pas vu de morceau de bois qui eût la

moindre apparence d'outil, ou d'objet travaillé pour l'usage de l'homme. Ceux que des observateurs superficiels ont pris pour des fragments de mâts ne sont que des troncs d'arbres de trente à quarante pieds de longueur, brisés et fendus par grands éclats, qui, placés les uns près des autres, indiquent par leur forme et par leur grain, l'espèce à laquelle ils ont appartenu » (Ib., p. 19-21; cf. éd. allemande, p. 13 et éd. anglaise, p. 9-10).

⁽³⁾ Tardieu traduit *στύλιδια* par « petites stèles ». Le sens semble être plutôt « petites colonnes ».

⁽⁴⁾ La plus ancienne mention d'une visite des Cyrénéens à l'Oasis est faite par Hérodote (II, 32) : Étéarchos, le roi des Ammoniens, leur fit le récit de l'exploration saharienne des Nasamons. En 408 av. J.-C. l'oracle annonça sa victoire prochaine au concours d'Olympie à Eubotas (*Εὐβώτας*, PAUSANIAS, VI, 8, 3; appelé ailleurs *Εὐβότας*, *Εὐβωτος* ou *Εὐβάτας*, cf. HITZIG-BLUEMNER, édit. commentée de PAUSANIAS, t. II, p. 574).

⁽⁵⁾ Straton, surnommé le Physicien, III^e siècle av. J.-C., a vécu à Alexandrie. P.-W., *R. E.*, 2^e sér., VII, 278-315, s. v., n° 13 (conceptions géographiques, 300 et 301).

⁽⁶⁾ Xanthos de Lydie, historien grec, un peu antérieur à Hérodote, selon le témoignage d'Éphore (frgt. 19); éd. MÜLLER, *Fr. H. Gr.*, I, p. 36-44.

primitivement sur le bord de la mer et que le retrait de celle-ci l'eût rejeté dans l'intérieur des terres, là où nous le voyons actuellement. (Straton) croit même voir dans cette situation maritime l'explication de la célébrité et du renom universel du sanctuaire; tandis qu'un tel éloignement de la mer ne permet pas d'expliquer sa célébrité et sa gloire actuelles.»

Donc, si les historiens d'Alexandre, pressés sans doute, après le récit des prodiges, d'en arriver à la consultation, dans leur hâte d'atteindre le *manteion*, ont omis de signaler la position caractéristique de l'oasis ⁽¹⁾, au centre d'une dépression étendue ⁽²⁾, dominée par le rebord rectiligne d'une falaise escarpée, d'autres textes prouvent que les Anciens connaissaient parfaitement la position particulière de l'oasis d'Ammon, située dans une dépression. A lire Strabon, nous pouvons savoir comment les Anciens, tout au long du trajet, avaient remarqué des fossiles, — et, tout près de nous, Rohlf's, dans son exploration

⁽¹⁾ Les historiens d'Alexandre décrivent seulement l'Oasis : la masse de verdure et l'acropole (DIODORE, XVII, 50; ARRIEN, III, 4, 1; QUINTE-CURCE, IV, 7, 31; *Itinerarium Alexandri*, 51-52 (Ed. C. MÜLLER, *Scriptorum rerum Alexandri Magni, Fragmenta* (Paris 1846), p. 155). Quant à Lucain, l'épisode de la Pharsale (IX, 511-586), d'une noblesse émouvante et d'une rare beauté, ne saurait être pris ici en considération pour la raison première que de Bérénice (Cyrénaïque) à Utique (Tunisie) la piste ne passe pas par Ammon (Siwa). St. Gsell (*Hist. Anc. Afr. du Nord*, VIII, p. 31-32) reporte la visite à « un des sanctuaires d'Ammon qui s'élevaient dans la région syrtique ». En fait, Lucain situe d'une manière erronée l'oracle (cf. X, 38 : « *Syr-ticus... Hammon* » à propos de l'expédition d'Alexandre; IV, 673 : *a medio confinis Syrtibus Hammon*; cf. encore le hardi rapprochement de Paraetionium et des Syrtes, III, 295). « La géographie de Lucain n'est pas très sûre », reconnaît A. BOURGERY (éd. de la *Pharsale*, Coll. Univ. France, t. I, p. 126, n. 2) (qui, par *lapsus*, place l'oracle d'Ammon à

l'Ouest des Syrtes). Lucain semble avoir voulu opposer, en contraste, Caton à Alexandre; le stoïcien refuse de consulter, jugeant « l'idée de Dieu supérieure aux formes de la divinité » (J. BAYER, *Littérature latine*, p. 504). En tout cas Lucain ajoute aux récits des historiens les épisodes « alexandrins » de la tempête de sable, de la visite au sanctuaire de l'oasis et des serpents (cf. R. PICHON, *Les sources de Lucain*). De plus, si l'expédition a eu lieu en automne (cf. J. CARCOPINO, *César* (Paris 1937), p. 888), le désert des Syrtes est alors bien moins brûlant que ne l'a décrit Lucain; il peut même parfois y faire assez froid. La Pharsale ne saurait donc être considérée comme une source de valeur « historique »; mais elle conserve l'intérêt, par ses poncifs même, de refléter une vue « traditionnelle » du désert libyque et des pistes d'Ammon.

⁽²⁾ C'est une « crypti-dépression », au-dessous du niveau de la mer (E. DE MARTONNE, *Traité de Géographie physique* (6^e éd., 1940), t. II, p. 698, donne les altitudes extrêmes de - 31 et de - 75 mètres).

scientifique du désert libyque, y a signalé un grand nombre d'ammonites ⁽¹⁾. Ils ont été frappés aussi par les *sebkhas* et par la richesse du pays en étendues salines ; certes pareil fait géographique sembla étrange aux géographes classiques et Ératosthène se trouve ainsi amené à parler, à tort semble-t-il, de sources d'eau salée.

Ne peut-on trouver un précédent de cette fausse interprétation de la réalité dans la description que fait Hérodote de l'Oasis d'Ammon ?

XXIV. — HÉRODOTE, *Hist.*, IV, 181 ⁽²⁾.

Ἐν δε τῇ ὄφρῦν ταύτῃ μάλιστ'α διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ ἀλός ἐστὶ τρύφεα κατὰ χόνδρους μεγάλους ἐν κολωνοῖσι καὶ ἐν κορυφῆσι ἐκάστου τοῦ κολωνοῦ ἀνακοντίζει ἐκ μέσου τοῦ ἀλός ὕδωρ ψυχρὸν καὶ γλυκύ.

« Sur cette élévation, on rencontre à des distances d'environ dix jours de marche des monceaux de sel en gros fragments sur des tertres. Au sommet de chaque tertre jaillit au milieu du sel une eau fraîche et douce. »

Que ces « monceaux de sel » soient le résultat d'une sorte de transmutation opérée par Hérodote à partir des *gour*, étincelantes tables calcaires qui se dressent au centre des oasis — ou qu'ils proviennent d'une espèce d'amalgame effectué par ce Père de la Géographie entre *gour* et *sebkhas*, il y a, semble-t-il, interprétation des faits selon des idées préconçues.

Seul Diodore paraît présenter des données objectives lorsqu'il signale qu'Alexandre, à cent stades des « villes d'Ammon », rencontra un lac « appelé Saumâtre ».

XXV. — DIODORE, *Bibl. Hist.*, XVII, 49, 6 ⁽³⁾.

Καὶ τὸ μὲν πρῶτον κατήνυσεν ἐπὶ τὴν πικρὰν καλουμένην λίμνην, μετὰ δὲ ταῦτα πορευθεὶς σταδίους ἑκατὸν παρήλλαξε τὰς ἐπικαλουμένας Ἄμμωνος πόλεις.

⁽¹⁾ G. ROHLFS, *Drei Monate in der libyschen Wüste* (Cassel 1875), p. 170. L'*Hammonis cornu* que signale PLINÉ (*H. N.*, XXXVII, 167) repris par SOLIN (*Coll. rer. mem.*, XXVII, 46) n'est pas l'ammonite, fossile compact, mais une gemme de couleur or, procurant des rêves

prophétiques.

⁽²⁾ HÉRODOTE, IV, 181. Édition et traduction de ST. GSELL, *Hérodote. Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord*, fasc. I, Univ. Alger, 1916, p. 18-20.

⁽³⁾ Cf. p. 198, n. 1.

Le désir d'expliquer rationnellement ce fait — étrange pour un Grec — d'une étendue d'eau salée au milieu des terres, trouve encore son expression, après Hérodote mais avant Strabon, dans

XXVI. — ARISTOTE, *Météorologie*, I, 14, 352 b⁽¹⁾.

Φανερόν οὖν ὅτι Θάλαττα πάντα μία ταύτη συνεχῆς ἦν· διὸ καὶ τὰ περὶ τὴν Λιβύην τὴν Ἀμμωνίαν χώραν ταπεινότερα φαίνεται καὶ κοιλότερα παρὰ λόγον τῆς κάτωθεν χώρας.

« Il est donc évident que tous ces lieux n'étaient jadis qu'une mer continue et c'est là ce qui fait que la Libye, la contrée d'Ammon, paraissent plus basses et plus creuses qu'elles ne devraient l'être relativement à la contrée inférieure » (c'est-à-dire plus proche de la mer).

Après Aristote, ce problème des « crypti-dépressions » ne cesse pas d'intéresser physiciens et géographes antiques. Straton, nous l'avons appris (texte XXIII), attribuait même la célébrité de l'oracle à son antique situation maritime. Adoptées par Ératosthène, ces vues sont encore défendues au 1^{er} siècle par Strabon, contre les attaques d'Hipparque⁽²⁾;

XXVII. — STRABON, *Géogr.*, I, 3, 15⁽³⁾.

Ψευδῆ δ' εἶναι φήσας τὴν ἐπὶ τοῖς δελφῶσι ἐπιγραφὴν Κυρηναίων Θεωρῶν αἰτίαν ἀποδίδωσιν οὐ πιθανήν, ὅτι ἢ μὲν τῆς Κυρήνης κτίσις ἐν χρόνοις φέρεται μνημονευομένοις, τὸ δὲ μαντεῖον οὐδεὶς μέμνηται ἐπὶ Θάλαττῃ ποτὲ ὑπάρξαν· τί γὰρ εἰ μηδεὶς μὲν ἰστορεῖ, ἐκ δὲ τῶν τεκμηρίων, ἐξ ὧν εἰκάζομεν παράλιον ποτὲ τὸν τόπον γενέσθαι, οἷτε δελφῖνες ἀνετέθησαν καὶ ἡ ἐπιγραφὴ ἐγένετο ὑπὸ Κυρηναίων Θεωρῶν.

⁽¹⁾ Aristote (384-322 av. J.-C.). *Météorologie*, édit. Fobes (Cambridge 1919); trad. J. BARTHÉLÉMY SAINT-HILAIRE (Paris 1863). Sur l'intérêt porté par Aristote à la Cyrénaïque et à son arrière pays africain, cf. ci-dessus p. 207, n. 2. Sur les conceptions des Anciens relatives à l'évolution géologique, cf. quelques textes groupés par M. R. COHEN et I. E. DRABKIN,

A Source Book in Greek Science (New-York 1948), p. 378 et suiv.

⁽²⁾ Hipparque, créateur de l'astronomie mathématique travaille à Rhodes et Alexandrie de 160 à 125 av. J.-C.; cf. Prince YOUSSEF KAMAL, *Monumenta Cartographica*, I (1926), p. 50.

⁽³⁾ Cf. p. 220, n. 1.

« (Quand Hipparque) déclare fausse l'inscription des théores cyréniens gravée sur les dauphins, il donne une raison qui n'est pas convaincante : tandis que la fondation de Cyrène est rapportée aux temps historiques, aucun historien n'a jamais mentionné l'oracle sur le bord de la mer. Mais qu'importe l'absence de témoignage historique, si les indices nous permettent de conjecturer la situation autrefois littorale du lieu : l'érection des dauphins et l'inscription des théores cyréniens. »

Certes de tels arguments ne sont pas décisifs : de telles colonnes ne sauraient prouver que les pèlerins soient jamais venus à l'oasis par une navigation, sinon métaphorique — à travers l'océan des sables ⁽¹⁾. Bien meilleurs étaient les arguments — retenus par la géologie moderne — des fossiles et des dépôts salins. Il conviendrait seulement de substituer aux périodes historiques la notion d'ères géologiques. Et de même, il suffirait de remplacer « marin » par « lacustre » pour pouvoir attribuer à un géographe moderne faisant la théorie des terrasses les lignes suivantes qu'écrivit Strabon à propos de « cet admirable ⁽²⁾ Lac Mœris, qu'on prendrait en vérité pour une mer, à contempler son étendue et la couleur bleue de ses eaux ».

XXVIII. — STRABON, *Géogr.*, XVII, 1, 35 ⁽³⁾.

Θαυμασίην δὲ καὶ τὴν λίμνην ἔχει τὴν Μοίριδος καλουμένην, πελαγίαν τῷ μεγέθει καὶ τῇ χρῶσι Θαλαττοειδῆ· καὶ τοὺς αἰγιαλοὺς δε ἔστιν ὄραν ἰσκότας τοῖς Θαλαττίοις, ὡς ὑπονοεῖν τὰ αὐτὰ περὶ τῶν κατὰ Ἄμμωνα τόπων καὶ τούτων (καὶ γὰρ οὐδὲ πάμπολυ ἀφροσύνη ἀλλήλων καὶ τοῦ Παραϊτονίου) μὴ ὡσπερ τὸ ἱερόν ἐκεῖνο εἰκάζειν ἔστι πρότερον ἐπὶ τῇ Θαλάττῃ

⁽¹⁾ Nous avons déjà rencontré cette comparaison dans les textes des Anciens : *harenas quasi maria agens*, POMPONIUS MELA, *Chor.*, I, 8, 39 (texte XVI); *καθάπερ ἐν πελάγει* : ARRIEN, III, 3, 4 (texte XIII); *profundum aequor*, QUINTE-CURCE, *Hist. d'Alex.*, IV, 7, 30 (texte IV); *κυματώσας τὸ πεδίον* : PLUTARQUE, *Alex.*, 26 (texte X). Les critiques (cf. MEDERER, *o. l.*, p. 46, n. 23) rendent Aristobule responsable de cette comparaison du sable et de la mer. Inversement les oasis sont

les « îles du désert »; HÉCATÉE, *Fr. H. Gr.*, I, p. 18, n. 267; cf. encore MARCELLUS, *Aethiop.* = *Fr. H. Gr.*, IV, p. 443 et le nom de la grande oasis : *Μακάρων νῆσος*, dans HÉRODOTE, III, 26 (texte XII).

⁽²⁾ Sur l'attrait des Anciens pour le Fayoum, cf. *e. g.* Pomponius Mela (I, 55); références et réserves dans N. HOHLWEIN, *Déplacements et tourisme dans l'Égypte romaine, Chronique d'Égypte*, XV (1940), p. 273-274.

⁽³⁾ Cf. p. 220, n. 1.

ιδρῦσθαι διὰ τὸ πλῆθος τῶν τεκμηρίων, καὶ ταῦθ' ὁμοίως τὰ χωρία πρότερον ἐπὶ τῇ Θαλάτῃ ὑπῆρχεν.

«...les rives (du lac Mœris) ressemblent tout à fait aux plages marines et cette ressemblance donne lieu de supposer que ce qui s'est produit aux environs du temple d'Ammon s'est produit également ici; d'autant plus que les deux emplacements, peu distants l'un de l'autre, ne sont guère loin non plus de Paraetionium. Or il y a tout lieu de croire, tant les preuves abondent, que le temple d'Ammon était situé primitivement sur le bord de la mer, et que ces lieux également se trouvaient sur le bord de la mer.»⁽¹⁾

*
* *

«Ammon... guère loin de Paraetionium», — en ce point Strabon semble être d'un avis assez différent de celui qu'il exprimait au livre 1, 3, 4 (cf. texte XXIII) :

Περὶ τὸ ἱερόν τοῦ Ἄμμωνος καὶ τὴν ἐπ' αὐτῷ ὁδὸν τρισχιλίων σταδίων οὔσαν.

«Aux environs du temple d'Ammon et sur toute la route qui y mène, laquelle n'a pas moins de trois mille stades de longueur», soit environ 576 kilomètres.

Fiches d'origines différentes; trajets différents? Il convient désormais de rechercher les témoignages des sources classiques relatifs aux itinéraires et aux horaires des pistes menant à l'Oasis. Il ne s'agit pas pour nous de tracer un tableau d'ensemble du réseau antique, selon lequel on communiquait d'oasis en oasis⁽²⁾. Pour cette tâche délicate, il serait nécessaire désormais d'utiliser les méthodes de l'«archéologie aérienne» que le Colonel aviateur

⁽¹⁾ Les problèmes posés par les fossiles et le relief tabulaire en région sédimentaire de climat désertique ne sont pas les seuls qui aient retenu les Anciens. Diodore (III, 50-51) décrit les mirages et en propose un essai d'ex-

plication scientifique.

⁽²⁾ Un tableau d'ensemble des pistes du désert libyque a été dressé par O. BATES, *The Eastern Libyans* (Londres 1914), p. 2-16.

J. Baradez⁽¹⁾ vient de définir en exposant les résultats remarquables atteints dans l'exploration du « limes » d'Afrique (du Chott el-Hodna au Chott el-Djerid par les contreforts méridionaux de l'Aurès); provisoirement tout au moins il conviendrait d'amasser et de confronter documents et indices archéologiques, comme l'a fait si diligemment Ahmed Fakhry au cours des récentes années⁽²⁾; en tout cas, pour interpréter les données que livrent les sources classiques, dont nous avons cherché à dresser l'inventaire, il n'est pas inutile de tenir compte des renseignements modernes concernant ces pistes. Car, comme l'a noté avec force A. Fakhry, il y a une immuabilité des routes du désert : « for many thousands of years the routes of the desert have remained unchanged. Since they were first used in the remote ages, millions of men and animals have trodden there, and so in the course of time they were marked on the face of the desert »⁽³⁾. Et nous devons constater qu'itinéraires et horaires ont laissé moins de vestiges à travers les textes des Anciens que le passage des caravanes, sur le sable.

La mieux connue, — la moins mal connue, — de ces pistes est celle que suivit Alexandre pour gagner le dieu son père⁽⁴⁾. Les historiens du héros ne fournissent malheureusement pas ses étapes⁽⁵⁾. On connaît seulement le passage des Macédoniens à Paraetionium : jusque-là ils suivirent donc la côte de Marmarique⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ COL. J. BARADEZ, *Fossatum Africae, Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine* (Préface de L. LESCHI). Gouvernement général de l'Algérie. Service des Antiquités. Missions archéologiques, 1949, x + 377 pages, 2 cartes h. t. et 275 ill. Il suffit de rappeler les travaux classiques du P. POIDEBARD, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le « limes » de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes* (1925-1932), Paris 1934, et R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Les « limes » de Chalcis. Organisation de la steppe en haute Syrie romaine*, Paris 1945.

⁽²⁾ Pour la liste des travaux d'A. Fakhry, cf. l'*Egyptian Bibliography* de W. FEDERN dans *Orientalia*, 18 (1949), p. 97, n^{os} 488, 489, 491, 494, 496, 499, 500 et 500 a.

⁽³⁾ A. FAKHRY, *The Egyptian deserts. Bahria Oasis*, I (Cairo 1942), p. VIII.

⁽⁴⁾ Pour la bibliographie des commentaires de l'histoire d'Alexandre, cf. p. 194, n. 4. Voir en particulier, E. MEDERER, *o. l.*, p. 45-51 et, du point de vue qui nous intéresse ici, S. A. le Prince OMAR TOUSSOUN, *Note sur le voyage d'Alexandre le Grand à l'oasis de Jupiter Ammon (Siwa)*, *Bull. Inst. d'Égypte*, XVI (1933-1934), p. 77-83 et 1 planche.

⁽⁵⁾ Sur la date de l'expédition saharienne d'Alexandre (janvier - février 331), cf. U. WILCKEN, *S. P. A. W. Berlin*, 1928, p. 579, 3.

⁽⁶⁾ Sur la côte méditerranéenne entre Alexandrie et la Cyrénaïque, cf. *Périple de Scylax*, Strabon, Ptolémée, *Stadiasmus Maris Magni*

XXIX. — ARRIEN, *Anabase*, III, 3, 3⁽¹⁾.

Μέχρι μὲν δὴ Παραιτονίου παρὰ Θάλασσαν ἦει δι' ἐρήμου, οὐ μέντοι δι' ἀνύδρου τῆς χώρας, σταδίους ἐς χιλίους καὶ ἑξακοσίους, ὡς λέγει Ἀριστόβουλος· ἐντεῦθεν δὲ ἐς τὴν μεσόγαιαν ἐτράπετο, ἵνα τὸ μαντεῖον ᾦν τοῦ Ἄμμωνος.

« Jusqu'à Paraetonium, c'est en longeant la mer qu'il traversa le désert, sans pourtant s'engager dans la partie sans eau du pays : mille six cents stades, au témoignage d'Aristobule ; de là il se tourna vers l'intérieur des terres, où se trouvait l'oracle d'Ammon. »

Strabon lui aussi⁽²⁾ témoigne du passage d'Alexandre à Paraetonium.

XXX. — STRABON, *Géogr.*, XVII, 1, 43⁽³⁾.

Ὄρμήσαντα δ' ἐκ Παραιτονίου καίπερ νότων ἐπιπεσόντων βιάσασθαι.

« Il partit de Paraetonium et s'obstina en dépit des Vents du Sud qui l'avaient assailli... »

Peu auparavant, il place cette station à 1300 stades d'Alexandrie (soit 241 kilomètres).

XXXI. — STRABON, *Géogr.*, XVII, 1, 14⁽⁴⁾.

Ἀπὸ δὲ τοῦ Παραιτονίου [εἰς Ἀλεξάνδρειαν] χίλιοι πον καὶ τριακόσιοι στάδιοι.

(commenté par R. FOURTAU, *La côte de la Marmarique d'après les anciens géographes grecs*, *Bull. Inst. d'Égypte*, V^e série, vol. VIII, 1914, p. 99-126), *l'Itinéraire Antonin*, la *Table de Peutinger*. Critique de ces documents dans O. BATES, *The Eastern Libyans* (Londres 1914), p. 51-69 et J. BALL, *Egypt in the classical Geographers* (Cairo 1942).

⁽¹⁾ Cf. p. 197, n. 2. Sur Aristobule, cf. *ibid.*, n. 3.

⁽²⁾ Cf. encore la version arménienne et la version latine Hieron. des *Chroniques* d'Eusèbe

de Césarée (p. 114-115. Sch. : *revertensque in Ammonem condidit Paraetonium*).

⁽³⁾ Cf. p. 220, n. 1 et texte XVIII. Diverses graphies du nom selon les manuscrits : Παραιτόμιον (E), Παραιτόνιον (F), Παραιτώνιον (m, o, x, z). Sur les témoignages antiques concernant Paraetonium, cf. l'enquête très diligente d'O. BATES, *Excavations at Marsa Matruh*, *Harvard African Studies*, VIII (1927), p. 128-136 et J. BALL, *o. l.*, p. 198, Index, s. v.

⁽⁴⁾ Cf. p. 220, n. 1.

Les renseignements de Strabon et d'Arrien sont à peu près conformes à la réalité, puisque Marsa-Matruh, où l'on s'accorde à placer Paraetionium, est à environ 257 kilomètres d'Alexandrie ⁽¹⁾.

Il n'en est pas de même de Pline ⁽²⁾, dont les indications relatives aux distances sont très fautives.

XXXII. — PLINE, *H. N.*, v, 39 ⁽³⁾.

Mensura a Catabathmo Paraetionium LXXXVI; in eo tractu intus Apis interest, nobilis religione Aegypti locus; ab eo Paraetionium LXII. D, inde Alexandriam CC. latitudo CLXVIII est.

Ce point de cabotage de Paraetionium est déjà connu du Périple de Scylax (attribué au temps de Darius I^{er}, mais rédigé sans doute vers le milieu du IV^e siècle av. J.-C.).

XXXIII. — PÉRIPLÉ DE SCYLAX ⁽⁴⁾.

Ἀπὸ δὲ Λοαδαμαντείου λιμένος εἰς Παραϊτόνιον λιμένα πλοῦς ἡμισυ ἡμέρας. Ἔχεται Ἄπις πόλις. Μέχρις οὖν ἐνταῦθα Αἰγύπτιοι ἄρχουσιν.

« Du port de Laodamantium à Paraetionium, le trajet est d'une demi-journée. Alors suit la ville d'Apis. C'est jusque-là que s'étend le gouvernement des Égyptiens » ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ 257 kms. d'après une série de parcours droits définis par J. BALL, *o. l.*, p. 67; la distance par route d'Alexandrie à Marsa-Matrouh est 316 kms. Sur les antiquités de Paraetionium, cf. R. FOURTAU, *La côte de la Marmarique...*, *op. cit.*, p. 116-121; O. BATES, *o. l.* et A. ROWE, *New light on aegypto-cyrenaeae relations*, Cahier n° 12 des *Annales S. A. E.*, (Le Caire 1948), p. 2, n. 1.

⁽²⁾ Cf. les remarques et le tableau comparatif des renseignements de Pline et de Strabon dressé par J. BALL, *o. l.*, p. 67 et 76, n. 6; ajoutons que le Stadiasmus Maris Magni (III^e siècle ap. J.-C.) place Paraetionium à 1550 stades d'Alexandrie et à 37 stades d'Apis (Γίνονται ὁμοῦ οἱ πάντες ἀπὸ Ἀλεξαν-

δρείας εἰς Παραϊτόνιον στάδιοι αφν).

⁽³⁾ Cf. p. 219, n. 1. *Intus* a été conservé par Mayhoff; la correction *vicus* a été proposée (cf. πόλις et κόμη, textes XXXIII et XXXIV). Sur la valeur du mille employé par Pline (1482 m. 4), cf. J. BALL, *o. l.*, p. 73-74.

⁽⁴⁾ Périple de Scylax, cf. Prince Youssouf KAMAL, *Monumenta Cartographica I* (1926), p. 25; J. BALL, *o. l.*, p. 28 et suiv.

⁽⁵⁾ Sur Apis (Zawyet Umm el Rakham, à 20 kms. de Marsa Matrouh), cf. J. BALL, *o. l.*, p. 190, Index, s. v.; le site d'époque pharaonique a été récemment étudié par A. ROWE, *New light on aegypto-cyrenaeae relations*, p. 4-5 et 77 et fig. 5, p. 10.

Strabon donne une rapide description de Paraetonium et il fournit une indication utile sur les rapports de ce port et de cette étape vis-à-vis du sanctuaire d'Ammon.

XXXIV. — STRABON, *Géogr.*, XVII, 1, 14⁽¹⁾.

Παραϊτόνιον . . . πόλις δ' ἐστὶ καὶ λιμὴν μέγας τεττάρηκοντά πους σταδίων· καλοῦσι δ' οἱ μὲν Παραϊτόνιον τὴν πόλιν, οἱ δ' Ἄμμωνίαν.

« Il y a une ville et un grand port de quarante stades de tour environ. La ville est appelée tantôt Paraetonium, tantôt Ammonia. » Ce double nom, Paraetonium le méritait bien; c'était en quelque sorte le port de l'oasis. De là on suivait le rivage jusqu'à Apis.

Κώμη Ἄπισ, ἀφ' ἧς εἰς μὲν Παραϊτόνιον, στάδιοι ἑκατόν, εἰς δὲ Ἄμμωνος ὁδὸς ἡμερῶν πέντε.

« Le bourg d'Apis qui est d'une part à cent stades de Paraetonium et de l'autre à cinq journées de marche du temple d'Ammon. »

« Cinq journées de marche » — cela correspond assez bien à l'indication de Quinte-Curce (texte IV : *quadriduum per vastas solitudines*)⁽²⁾. La distance étant d'environ trois cents kilomètres, il faut donc admettre que l'allure de l'escorte d'Alexandre fut rapide. Comparons-là en effet à d'autres vitesses de route, telles que les Anciens nous les font connaître⁽³⁾ : dans les steppes de Scythie, Hérodote (IV, 101) évalue la journée de marche à deux cents stades (soit environ 37 kilomètres); sur la grande route qui va de la mer chez le Roi — et dont le trajet réclame trois mois, — la moyenne est de cent cinquante stades (HÉRODOTE, V, 53) (soit à peine 28 kilomètres); selon Xénophon (*Anabase*, I), l'armée de Cyrus le Jeune faisait 180 stades par jour. A travers les solitudes des Syrtes, l'armée de Caton avança semble-t-il, un mois durant, à la moyenne quotidienne de 33 kilomètres, — ce qui est remarquable⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. p. 220, n. 1.

⁽²⁾ Le texte de Diodore (texte III), qui semble indiquer quatre journées avant le miracle de l'eau et quatre journées après, doit être amendé (cf. p. 198, n. 1).

⁽³⁾ Sur les temps de marche chez les Anciens, cf. RIEPL, *Das Nachrichtwesen der Alten*, p. 129.

⁽⁴⁾ De la brûlante Bérénice à la tiède Leptis, l'armée de Caton marche trente jours selon Strabon (XVII, 3, 20), témoignage plus vrai-

Écoutons enfin, pour le désert libyque, les doléances d'un fonctionnaire romain de la grande Oasis : il se plaint d'avoir dû se rendre de l'Oasis « extérieure » (Khargeh) à l'Oasis « intérieure » (Dakhleh), distantes l'une de l'autre d'environ deux cents kilomètres :

Pap. Lips. 36 et 36 B⁽¹⁾.

Τέσσαρας ὅλας νυχθυμέρους δι' ἀνύδρων.

« quatre jours et quatre nuits entières à travers le désert! »

Notons aussi les horaires de quelques voyageurs modernes ayant emprunté cette piste — avant qu'elle ne soit devenue tout récemment sur une centaine de kilomètres une route automobile et pour le reste un chemin carrossable. Ainsi Machell et Hohler, en 1900, avec une caravane de quarante-deux chameaux, mettent cinq jours de Marsa-Matrouh à Siwa : partis le 19 juin à 7 h. 40, ils atteignent l'Oasis le 24 juin à 9 h. 45⁽²⁾. C. Dalrymple Belgrave⁽³⁾ indique six jours pour une course rapide, dix jours pour une caravane marchant au pas.

Au total, entre Alexandrie et l'Oasis⁽⁴⁾, le trajet était de neuf jours, selon Nigidius Figulus (*Sphaera Graecanica*) (texte VI).

id fanum abest Alexandria iter dierum novem, harenosum est.

Cette indication est reprise, mais déformée, dans le compilateur L. Ampelius, qui situe le temple à « neuf mille pas d'Alexandrie ».

semblable que ceux de Plutarque (*Cato minor* 56, qui indique seulement sept jours) ou de Lucain (IX, 940-941) qui, dans une image ampoulée, évoque des lunaisons (cf. ST. GSELL, *Hist. Anc. Afr. du Nord*, VIII, p. 32, n. 10). ST. GSELL, *o. l.*, indique entre les deux points une distance de 850 kms. (d'où une moyenne de 28 kms. par jour) ; il y a en fait, mesuré au compteur d'une voiture, 600 milles de Benghazi (Bérénice) à Homs (Leptis Magna). La troupe d'Ophelas de Cyrène, en 309-308 av. J.-C., mit dix-huit jours pour parcourir les 3000 stades (plus de 500 kms.) qui la sé-

paraient d'Automala, au fond de la grande Syrte (ST. GSELL, *Hist. Anc. Afr. du Nord*, III, p. 43).

⁽¹⁾ *Pap. Lips.* 36 et 36 B. (= 348). U. WILCKEN, *Archiv für Papyrusforschung*, IV (1908), p. 267 et 466-468 ; L. MITTEIS, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, II, 2 (Berlin 1912), p. 85-86.

⁽²⁾ T. B. HOHLER, *Report on the Oasis of Siwa* (1900), p. 5, 8 et 43.

⁽³⁾ C. DALRYMPLE BELGRAVE, *Siwa, the Oasis of Jupiter Ammon* (Londres 1923), p. 3.

⁽⁴⁾ D'Alexandrie à l'Oasis, les caravanes con- nurent d'autres itinéraires, qui se détachaient

XXXV. — L. AMPELIUS, *Lib. memor.*, II, 1⁽¹⁾.

...eique fanum magnificum fecit ad eum locum ubi aquam invenit, quod abest ab Aegypto et Alexandria milia passuum novem.

« (Liber) éleva à (Jupiter Ammon) un temple magnifique à l'endroit où il avait trouvé l'eau. (Ce lieu) est éloigné de l'Égypte et d'Alexandrie de neuf mille pas... »

Lieu de convergence⁽²⁾ de l'Égypte et de la Cyrénaïque, cette piste de Libye était fréquentée non seulement par des voyageurs venus du Nil et d'Alexandrie, mais par des pèlerins et des marchands partis des cités grecques d'Afrique. Longtemps avant Alexandre, les Cyrénéens et les autres Hellènes se sont rendus au sanctuaire des sables. La perte du *Voyage à l'Oracle d'Ammon* d'Hellanicos de Mytilène⁽³⁾ nous réduit à des conjectures sur le trajet qu'ils suivaient. Il est vraisemblable qu'aux VI^e-IV^e siècles av. J.-C., les dévots d'au-delà des flots gagnaient Cyrène — ville grecque sur le rivage africain — plutôt que Paraetonium. C'est ainsi⁽⁴⁾ que Lysandre, essayant de faire participer

de la côte avant d'atteindre Marsa-Matrouh, des environs de Hammam en particulier. Ainsi W. G. Browne, le premier européen qui ait pénétré à Siwa, quitte Alexandrie le 24 février 1792 avec une caravane de chameaux et de chevaux (par lesquels on avait emporté « de l'orge et de la paille hachée »); après vingt-six heures et demie de marche, le 4 mars, il s'écarte de la côte et s'enfonce dans le désert. « Comme de ce puits à Siwa on ne trouve que fort peu d'eau, et souvent point du tout, nous fûmes obligés de faire toute la diligence possible pour nous rendre dans cette ville. Nous y arrivâmes le vendredi 9 mars à huit heures du soir, après avoir marché, depuis que nous avons quitté la côte, soixante-dix heures et quart. » (W. G. BROWNE, *Travels in Africa, Egypt and Syria* (London 1799), p. 14-29 et traduction française : *Nouveau Voyage dans la Haute et Basse Égypte, la Syrie, le Dar-Four...* (Paris, an VIII, 1800), p. 20-43.)

⁽¹⁾ L. Ampelius, mythographe latin, II^e siècle ap. J.-C.; *Lib. memor.*, éd. Wölfflin. Sur la tradition des mythographes à laquelle se rattache le récit d'Ampelius, cf. p. 203, n. 3.

⁽²⁾ E. F. GAUTIER, *Le Sahara*, p. 162, a défini d'heureuse manière la vocation d'« isthme » de Siwa. W. G. Browne caractérise ainsi son trafic : « ils s'y rendent d'Elwah, de Feïoum, de la Thébaïde, du Fezzan, de Tripoli, du Caire et d'Alexandrie. » *Travels in Africa...* (London 1799), p. 22 et trad. française *Nouveau Voyage dans la Haute et Basse Égypte...* (Paris 1800), p. 32.

⁽³⁾ Ἐν τῇ εἰς Ἀμμωνος Ἀναβάσει (*Fr. Hist. Gr.*, I, p. 67 = JACOBY, *Fr. Gr. Hist.*, I, p. 122). Athénée (XIV, 66, p. 652 a), qui rapporte ce passage, met cependant en question l'authenticité de l'ouvrage d'Hellanicos.

⁽⁴⁾ On ne connaît pas l'itinéraire des théores athéniens de la fameuse galère ammonienne.

le sacerdoce ammonien à une vaste entreprise politique, « entreprit son voyage à Cyrène, sous prétexte de vœux faits à Ammon, mais en réalité pour essayer de corrompre l'Oracle. »

XXXVI. — DIODORE, *Bibl. Hist.*, XIV, 13, 5⁽¹⁾.

Ἐξεδήμησεν εἰς Κυρήνην, πρόφασιν μὲν ὡς εὐχὰς ἀποδιδούς Ἄμμωνι, τῇ δ' ἀληθείᾳ διαφθεῖραι βουλόμενος τὸ μαντεῖον.

De Cyrène à l'Oasis⁽²⁾, la distance était évaluée à quatre cents milles :

XXXVII. — PLIN, *H. N.*, v, 31⁽³⁾.

Cyrenaica, eadem Pentapolitana regio, inlustratur Hammonis oraculo, quod a Cyrenis abest CCCC pass., fonte Solis...

« La Cyrénaïque, appelée aussi pays des cinq villes, est célèbre par l'Oracle d'Ammon, distant de Cyrène de quatre cent mille pas, la Fontaine du Soleil... »

Ce passage de Plin — ou la source qu'il utilise — est repris par

XXXVIII. — SOLIN, *Coll. rer. mem.*, XXVII, 45⁽⁴⁾.

Inter hoc oppidum (Cyrenas) et templum Hammonis milia passuum CCCC sunt.
et par

XXXIX. — MARTIANUS CAPELLA, *De nupt. Philol. et Merc.*, VI, 672⁽⁵⁾.

Tunc Cyrenaica regio; eadem est Pentapolitana Hammon oraculo memorata quod a Cyrenis abest quadringenta milia passuum.

⁽¹⁾ Cf. p. 198, n. 1.

⁽²⁾ L'une des pistes entre Cyrène et l'Oasis devait longer la mer jusqu'au Catabathme (l'actuelle Solloum). Entre la mer et l'oasis, le trajet suivait une direction oblique et non pas Nord-Sud, comme l'a cru Ptolémée (IV, 5, 12 et IV, 5, 14), qui, par suite, a fait une erreur de trois degrés en situant la région ammonienne (A. BERTHELOT, *L'Afrique saharienne et soudanaise : Ce qu'en ont connu les Anciens* (Paris 1927), p. 347). Sur la piste de Solloum à l'Oasis, à l'époque moderne, nous possédons entre autres le témoignage de

A. SCHULZ, *Reise in die Gegend zwischen Alexandrien und Paräonion, die libysche Wüste, Siwa...* (Leipzig und Sorau 1822), p. 16 : la caravane alla à marches forcées : le 14 novembre, 8 heures ; le 15 nov., 18 h. ; le 16 nov., 17 h. ; le 17 nov., 14 h. ; le 18 nov., 5 heures.

⁽³⁾ Cf. p. 219, n. 1.

⁽⁴⁾ Solin, compilateur, vers 250 ap. J.-C. ; *Coll. rerum memor.*, éd. Mommsen.

⁽⁵⁾ Martianus Capella, compilateur du début du v^e siècle ap. J.-C. ; *De nuptiis Philol. et Merc.*, éd. A. Dick (Teubner, 1925).

En dehors des routes menant de la mer vers l'oracle, les immensités désertes de l'intérieur étaient traversées de part en part par une piste maîtresse : du Nil à la Berbérie. L'une des plus importantes du Sahara, cette piste est aussi celle à laquelle se rapportent les témoignages les plus anciens. Décrivant dans ses *Λιβυκοὶ λόγοι* ⁽¹⁾ les diverses zones du désert, Hérodote, au Sud de la Libye des bêtes sauvages, mentionne une sorte de lisière constituée par une élévation sablonneuse : une « ligne de sourcils » (*ὄφρῦη*).

XL. — HÉRODOTE, IV, 181 ⁽²⁾.

Ἰπὲρ δὲ τῆς Θηριώδεος ὄφρῦη ψάμμου κατήκει, παρατείνουσα ἀπὸ Θηβῶν τῶν Αἰγυπτιέων ἐπ' Ἡρακλέας στήλας. Ἐν δὲ τῇ ὄφρῦη ταύτῃ μάλιστα διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ ἀλὸς ἐστὶ τρύφρα κατὰ χόνδρους μεγάλους ἐν κολωνοῖσι καὶ ἐν κορυφῆσι ἐκάστου τοῦ κολωνοῦ ἀνακοντίζει ἐκ μέσου τοῦ ἀλὸς ὕδωρ ψυχρὸν καὶ γλυκύ, περὶ δὲ αὐτὸ ἄνθρωποι οἰκέουσι ἔσχατοι πρὸς τῆς ἐρήμου καὶ ὑπὲρ τῆς Θηριώδεος πρῶτοι μὲν ἀπὸ Θηβῶν διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ Ἀμμώνιοι, ἔχοντες τὸ ἱρὸν ἀπὸ τοῦ Θεβαίου Διός.

« Au-dessus de la (Libye) des bêtes sauvages existe une élévation sablonneuse qui s'étend depuis Thèbes d'Égypte jusqu'aux colonnes d'Héraklès. Sur cette élévation, on rencontre à des distances d'environ dix jours de marche des monceaux de sel en gros fragments sur des tertres. Au sommet de chaque tertre jaillit au milieu du sel une eau fraîche et douce, autour de laquelle habitent des hommes ; ce sont les derniers qu'on rencontre du côté du désert et au-dessus de la région des bêtes sauvages. Les premiers à partir de Thèbes à une distance de dix journées de marche sont les Ammoniens. Ils ont un temple dont le culte est emprunté à celui de Zeus Thébain... »

Et Hérodote continue la description de cette chaîne d'oasis jusqu'au lointain Occident ; de dix en dix jours : Augila, les Garamantes, les Atarantes et les Atlantes.

⁽¹⁾ HÉRODOTE, IV, 145-205. Édition avec traduction et commentaire de St. GSELL (citée ci-dessus p. 229, n. 2. Cf. les notes de R. W. MACAN, *Herodotus*, II, p. 259-288.

Ph. E. LEGRAND ; trad. de St. GSELL, *o. l.*, p. 19-21. Cf. les remarques de J. BALL, *Egypt in the Classical Geographers* (Cairo 1942), p. 20-21.

⁽²⁾ Édit. St. GSELL, *o. l.*, p. 18-20 et

XLI. — HÉRODOTE, IV, 182⁽¹⁾.

Μετὰ δὲ Ἀμμωνίους διὰ τῆς ὀφρύης τῆς ψάμμου δι' ἀλλέων δέκα ἡμερέων ὁδοῦ κολωνός τε ἀλός ἐστὶ ὅμοιος τῷ Ἀμμωνίῳ καὶ ὕδωρ καὶ ἄνθρωποι περὶ αὐτὸν οἰκέουσι· τῷ δὲ χάρῳ τούτῳ οὖνομα Αὐγίλα ἐστὶ. Ἐς τοῦτον τὸν χῶρον οἱ Νασαμῶνες ὀπαριεῦντες τοὺς φοίνικας φοιτᾶσι.

« Après les Ammoniens, en suivant l'élévation de sable et à une distance de dix autres journées de marche, se trouve un autre tertre de sel semblable à celui des Ammoniens, de l'eau et des hommes qui vivent autour. Celui-ci s'appelle Augila. Les Nasamons y vont faire un séjour pour récolter des dattes. »

Augila⁽²⁾ : deux millénaires et demi après Hérodote, c'est aujourd'hui encore le nom de l'oasis que l'on traverse lorsque, en caravane, on se dirige de Siwa vers le golfe des Syrtes.

Et cette simple remarque doit nous empêcher d'adopter l'attitude extrême d'un W. R. Macan⁽³⁾, qui rejette entièrement les indications d'Hérodote. Il y a dans cette description bien des erreurs et des incertitudes. Pourtant le schéma d'ensemble en est exact et certains détails fort judicieux. Les renseignements du Père de l'Histoire étant les plus anciens que nous possédions au sujet des oasis africaines, une certaine piété nous invite à considérer de plus près ce qu'ils peuvent recéler de conforme à la réalité et à faire soigneusement le départ entre la fable et la vérité. Laissons hors du débat la conception générale que se fait l'historien ancien de la lisière du désert — elle est manifestement fautive⁽⁴⁾. Essayons de comprendre plutôt pourquoi Hérodote indique

⁽¹⁾ Édit. ST. GSELL, *o. l.*, p. 20 et Ph. E. LEGRAND. Trad. de ST. GSELL, *o. l.*, p. 21.

⁽²⁾ *Encyclopédie de l'Islam*, I (1913), p. 525-526; P. W., *R. E.*, I, et *Notizie sulla zona di Augila-Gialo*, Governo della Cirenaica, Ufficio studi (Bengasi 1927). L'exactitude d'information d'Hérodote concernant Augila est soulignée par le voyageur Pacho; le trajet entre Augila et Siwa réclame effectivement une dizaine de jours. *Voyage de F. Hornemann* (éd.

française), p. 69, n. 1 et H. MINUTOLI, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon*, p. 172; cf. G. RAWLINSON, *History of Herodotus*, III (1862), p. 131, n. 9.

⁽³⁾ W. R. MACAN, *Herodotus, The fourth, fifth and sixth books*, vol. II (London 1895), p. 275.

⁽⁴⁾ Cf. ST. GSELL, *Hérodote, o. l.*, p. 105; CARY-WARMINGTON, *Explorateurs de l'antiquité* (Paris), p. 327, n. 49.

dix journées de marche entre Thèbes et l'oasis d'Ammon, alors que le trajet demanderait aux caravanes près d'un mois ⁽¹⁾. Quelle confusion a-t-il commise? A-t-il oublié une oasis intermédiaire et faut-il compter entre Thèbes et Ammon deux étapes de dix jours ⁽²⁾? Hypothèse arbitraire, car quelles oasis choisir entre toutes celles qui jalonnent la piste ⁽³⁾? Faut-il supposer ⁽⁴⁾ la distance de dix jours de marche comptée non de la ville de Thèbes, mais de la limite du territoire thébain (c'est-à-dire des oasis de Khargeh — ou même de Dakhleh), Hérodote ayant utilisé le témoignage des Samiens ⁽⁵⁾ établis dans la ville d'Oasis? Mais la distance reste encore d'environ 550 kilomètres; les conversations d'Hérodote et des Samiens sont du domaine de l'hypothèse. Hérodote semble plutôt en ce passage avoir reproduit l'indication qu'on lui avait donnée d'une route de dix jours entre la vallée et l'Oasis d'Ammon — route qui effectivement reliait l'Oracle... à la Basse-Égypte. A-t-il voulu rattacher ainsi de façon concrète l'oracle d'Ammon à Thèbes, qu'il jugeait le centre de la religion ammonienne? Il a peut-être plutôt commis une confusion avec le récit qu'il avait entendu de l'expédition de Cambyse ⁽⁶⁾; celui-ci l'incitait à placer l'oracle d'Ammon à un peu plus d'une semaine du Saïd : le lieu du désastre perse devait en effet d'une part être assez proche de l'oracle pour que les Ammoniens aient pu en être informés de façon très précise et d'autre

⁽¹⁾ La distance entre Thèbes et Siwa par le chemin des oasis approche de 900 kms. (A. BERTHELOT, *L'Afrique saharienne et soudanaise*... p. 156). En dehors du calcul théorique que l'on pourrait faire en se fondant sur les temps de marche des Anciens (cf. ci-dessus p. 236), les indications des voyageurs modernes sont concordantes (FR. CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*... (1826), IV, p. 115-157; K. BAEDER, 4^e éd. 1914, p. 370-374) : la piste réclame environ quatre semaines.

⁽²⁾ Hypothèse de Vivien de SAINT-MARTIN, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité* (1863), p. 38 et suiv. Il suppose, d'après une interprétation de l'expédition de Cambyse, que cette oasis intermédiaire est Dakhleh.

⁽³⁾ HÉRODOTE, III, 26 (texte XII) mentionne de façon explicite la ville d'Oasis à sept jours

de Thèbes. Effectivement les caravanes modernes mettent cinq jours si elles sont légères, sept jours si elles sont importantes, entre Thèbes et Khargeh. (A. FAKHRY, *Bahria Oasis*, I (Cairo 1942), p. 20). Sur les pistes menant à la grande Oasis, voir encore H. E. WINLOCK, *The Temple of Hibis in El-Khargeh Oasis*, Part I, *The Excavations*, The Metropolitan Museum of Art; Egyptian Expedition; Publ., XIII (1941), p. 1-2 et J. BALL, *Kharga Oasis, its Topography and Geology* (Cairo 1900), p. 18. Sept jours de marche séparent également Oasis Major d'Abidos, selon STRABON, XVII, 1, 42 (texte XLII).

⁽⁴⁾ A. BERTHELOT, *L'Afrique saharienne et soudanaise*..., p. 158.

⁽⁵⁾ Cf. ci-dessus, p. 212 et n. 3.

⁽⁶⁾ Cf. texte XII et discussion, p. 213-217.

part se situer un peu au delà de la ville d'Oasis, elle-même à sept jours de Thèbes.

Si les incertitudes continuent à régner dans la description que trace Hérodote de la portion de la grande piste des Oasis comprise entre la vallée et Ammon ⁽¹⁾, les notes de Strabon sur la Libye rendent bien compte de cette frange d'oasis qui flanque l'Égypte à l'ouest ; le géographe simplifie seulement d'une manière quelque peu excessive.

XLII. — STRABON, *Géogr.*, XVII, 1, 42 ⁽²⁾.

Κατὰ δὲ τὴν Ἄβυδον ἔστιν ἡ πρώτη αὐασις ἐκ τῶν λεχθεισῶν τριῶν ἐν τῇ Λιβύῃ, διέχουσα ὁδὸν ἡμερῶν ἐπὶ ἐνθέρδε δι' ἐρημίας, εὐδρόος τε κατοικία καὶ εὖοικος καὶ τοῖς ἄλλοις ἰκανή, δευτέρα δ' ἡ κατὰ τὴν Μοίριδος λίμνην, τρίτη δὲ ἡ κατὰ τὸ μαντεῖον τὸ ἐν Ἄμμωνι καὶ αὗται δὲ κατοικίαι εἰσὶν ἀξιόλογοι.

« Juste à la hauteur d'Abydos, mais à une distance de sept journées de marche dans le désert, se trouve la première des trois oasis que possède la Libye. Cette oasis est aujourd'hui un centre de peuplement pourvu d'eau, où le vin abonde et les autres ressources ne manquent pas. La seconde oasis située en face du Moeris et la troisième proche de l'Oracle d'Ammon sont également des centres de peuplement remarquables. »

Mais Strabon ne traite pas de la piste des Oasis. Malgré tout le trafic qui dut l'emprunter, il ne reste de son activité qu'une obscure trace — d'ailleurs sujette à discussion : un papyrus du n^e siècle après J.-C. Un certain Néarque écrit à un nommé Héliodore qu'il a visité Syène et s'est rendu à l'oracle d'Ammon de Libye.

⁽¹⁾ Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de suivre vers l'occident la grande piste des oasis ni d'étudier ses ramifications vers les Garamantes, les Lotophages et les Carthaginois (cf. ci-dessus, p. 208, n. 1). Sur cette voie, d'une importance fondamentale dans l'économie antique, cf. ST. GSELL, *Hist. Anc. Afr. du Nord*, IV (1929), p. 138 ;

E. H. WARMINGTON, *Greek Geography* (London 1934), p. xxxiv. Pour l'étude du commerce de l'Égypte vers l'occident, cf. M. ROSTOVITZ, *The Social and economic history of the hellenistic world* (Oxford 1941), I, p. 395-397 et III, p. 1415 (chap. IV, n. 193 et 196).

⁽²⁾ Cf. p. 220, n. 1.

XLIII. — Pap. Londres 854 ⁽¹⁾.

- 1 Νέαρχος α[. Ἡλιοδώρω χα(ίρειν).]
- 2 Πολλῶν τοῦ κα[.]
- 3 καὶ μέχρι τοῦ πλεῖν ε[.]
- 4 μένων, ἵνα τας χε[ι]ροπ[οι]ή[τους τέ]-
- 5 χνας ἰστορήσωσι, ἐγὼ παρεπο[ιησ]ά-
- 6 μην καὶ ἀράμενος ἀνάπλο[υν καὶ π]αρ[α]-
- 7 γενόμενός τε εἰς τε Σοήνας καὶ ὅθεν τ[υγ]χά-
- 8 νει Νεῖλος ῥέων καὶ εἰς Λιβύην, ὅπου
- 9 Ἄμμων παῖσιν ἀνθρώποις χρησμοῦδει
- 10 [καὶ] εὐ(σ)λομα ἰσ[τόρ]η[σα καὶ τῶν φίλων
- 11 [ἐ]μ[ῶν τ]ὰ ὀνόματα ἐνεχάραξα τοῖς ἰ[ε]-
- 12 ροῖς ἀειμνή(σ)λωξ τὸ προσκύνημα.

« Néarque... [à Héliodore, salut].

« Imitant l'exemple de beaucoup d'autres [qui sont partis], même par bateau, pour connaître les merveilles créées par la main des hommes, moi aussi j'ai pris le départ, remonté par eau jusqu'à Syène et aux lieux où le Nil prend sa source, puis en Libye où Ammon rend ses oracles pour tous les hommes, j'y ai reçu des révélations (secrètes) et j'ai gravé pour l'éternité sur les sanctuaires des proscynèmes au nom de mes amis.

« (Adresse) : à Héliodore ».

Mais ce texte représente-t-il autre chose que le simple développement d'un thème littéraire et, s'il faut même prêter quelque réalité aux faits en question, faut-il supposer que de Syène Néarque s'est rendu directement à Ammon?

... Reste un dernier groupe de pistes menant de Basse Égypte jusqu'à l'oasis d'Ammon, par le Fayoum ou par la dépression des Ouadi Natroun et Moghara. C'est à l'une d'entre elles que fait allusion

⁽¹⁾ Papyrus Londres 854. KENYON and BELL, *Greek Papyri in the British Museum*, III (London 1907), p. 205-206; U. WILCKEN, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I, 2 (1912), 147-148 [117]. Nous citons le texte

d'après ce dernier; M. O. Guéraud a bien voulu me guider pour la traduction et l'interprétation de ce texte; pour ses nombreuses autres remarques aussi, je lui adresse mes respectueux remerciements.

XLIV. — PLINE, *H. N.*, v, 50⁽¹⁾.

Memphis quondam arx Aegypti regum unde ad Hammonis oraculum XII dierum iter.

« Memphis, autrefois citadelle des rois d'Égypte, d'où il faut douze jours de route pour aller à l'Oracle d'Ammon »⁽²⁾.

C'est l'une d'entre elles aussi que suivit Alexandre lors de son retour.

XLV. — ARRIEN, *Anabase*, III, 4, 5⁽³⁾.

Ἀνέρευξεν ἐπ' Αἰγύπτου, ὡς μὲν Ἀριστόβουλος λέγει, τὴν αὐτὴν ὀπίσω ὁδόν, ὡς δὲ Πτολεμαῖος ὁ Λάγου ἄλλην εὐθείαν ὡς ἐπὶ Μέμφιν.

« Il retourna en Égypte, selon Aristobule par le même chemin en sens inverse; selon Ptolémée fils de Lagos, par une autre route plus courte menant vers Memphis. »

Il semble qu'en ce point on doive rejeter Aristobule et s'en rapporter à Ptolémée⁽⁴⁾; mais préciser l'itinéraire exact du héros reste difficile. En tout cas, Alexandre parcourut à marches forcées la route la plus directe vers la Vallée du Nil où l'attendaient les lourdes tâches de l'homme d'État.

*
* * *

Si les sources classiques permettent de présenter une description sommaire des pistes menant à Ammon, de leur paysage⁽⁵⁾, de leur tracé, elles sont en revanche fort décevantes en ce qui concerne les conditions même du trafic.

⁽¹⁾ Cf. p. 219, n. 1.

⁽²⁾ La carte de la route de F. Hornemann rédigée en 1802 par J. Rennell indique 12 journées entre Giza et Siwa; cf. *Voyage de F. Hornemann dans l'Afrique septentrionale...*, suivi d'éclaircissements sur la géographie de l'Afrique par M. RENNELL, pl. I et p. 178-179; pour les éditions allemande et anglaise, cf. ci-dessus, p. 209, n. 3.

⁽³⁾ Cf. p. 197, n. 2.

⁽⁴⁾ G. RADET, *Notes VI, R. E. A.*, 28, 1926, p. 226; E. MEDERER, *Die Alexanderlegenden* (1936), p. 50.

⁽⁵⁾ Rappelons combien l'évocation du désert par les auteurs classiques est conventionnelle, à la fois partielle et traditionnelle (cf. p. 196 et suiv.).

Nulle part, on ne rencontre d'indications sur les caravanes, leur composition, leurs habitudes; on ne possède pas même de renseignements sur la petite troupe d'Alexandre ⁽¹⁾. S'il est possible de constituer un répertoire des pèlerins venus consulter l'oracle, on ne peut fournir aucun détail sur les modalités concrètes de leur voyage. Circulaient-ils seuls ou en groupes? profitaient-ils des caravanes de commerce?

Ces dernières, aucun texte explicite ne paraît les mentionner. On peut seulement supposer qu'aux marchandises en transit, de l'Orient mystérieux à l'Occident lointain, devaient s'ajouter des produits locaux, en particulier le transport des dattes et du sel. Comme l'on souhaiterait trouver d'autres textes semblables à celui où Arrien évoque le trafic du sel de l'Oasis vers l'Égypte.

XLVI. — ARRIEN, *Anabase*, III, 4,3-4 ⁽²⁾.

Γίγνονται δὲ καὶ ἄλλες αὐτόματοι ἐν τῷ χωρίῳ τούτῳ ὀρυκτοί· καὶ τούτων ἐστὶν οὓς ἐς Αἴγυπτον φέρουσι τῶν ἱερέων τινὲς τοῦ Ἄμμωνος· ἐπειδὴν γὰρ ἐπ' Αἰγύπτου στέλλονται, ἐς κοιτίδας πλεκτὰς ἐκ φοίνικος ἐσβαλόντες δῶρον τῷ βασιλεῖ ἀποφέρουσι ἢ εἰ τῷ ἄλλῳ· ἐστὶ δὲ μακρὸς τε ὁ χόνδρος (ἤδη δὲ τινες αὐτῶν καὶ ὑπὲρ τρεῖς δακτύλους) καὶ καθαρὸς ὡσπερ κρύσταλλος· καὶ τούτῳ ἐπὶ ταῖς θυσίαις χρῶνται, ὡς καθαρωτέρῳ τῶν ἀπὸ θαλάσσης ἁλῶν, Αἰγύπτιοι τε καὶ ὅσοι ἄλλοι τοῦ Θεοῦ οὐκ ἀμελῶς ἔχουσι.

« Il y a aussi dans cette région des carrières de sel naturel que les prêtres d'Ammon emportent parfois en Égypte. Lorsqu'ils vont en Égypte, ils le mettent en effet dans des corbeilles de palmier tressé et en font présent au roi ou à d'autres. Il est en gros grains (certains ont plus de trois doigts) et pur comme du cristal. Il est utilisé pour les sacrifices, parce que plus pur que le sel marin, par les Égyptiens et tous ceux qui ne négligent pas la divinité. »

⁽¹⁾ De la caravane d'Alexandre — un tout petit groupe de familiers, — il est seulement dit (QUINTE CURCE, IV, 7, 30) : *ergo cum iis, quos ducere secum statuerat...*; cf. ci-dessus, p. 197, n. 3.

⁽²⁾ Cf. p. 197, n. 2. Mention aussi des

salines de l'oasis d'Ammon dans l'*Itinéraire d'Alexandre*, 52 et dans STRABON, I, 3, 4 (texte XXIII). Sur les fausses interprétations d'Hérodote (IV, 181, texte XXIV) et d'Ératosthène (STRABON, *l. c.*), cf. ci-dessus, p. 229.

Ce sel, emporté de l'Oasis en Égypte, était même, sous la domination perse, expédié en tribut au roi. Selon Dinon, en son *Traité sur la Perse*,

« le sel ammoniac était envoyé d'Égypte au Roi ».

XLVII. — DINON, *Persica*, frgt. 15⁽¹⁾.

Ὅς γέ φησι καὶ ἄλλα Ἀμμωνιακὸν ἀπ' Αἰγύπτου ἀναπέμπεσθαι βασιλεῖ.

Ce « sel ammoniac »⁽²⁾ était célèbre au point d'être légendaire.

XLVIII. — PLINE, *H. N.*, XXXI, 79⁽³⁾.

Qualiter et per Africae sitientia usque ad Hammonis oraculum, is quidem crescens cum luna noctibus⁽⁴⁾; *nam et Cyrenaici tractus nobilitantur Hammoniaco et ipso, quia sub harenis inveniatur, appellato.*

« On en rencontre également à travers les déserts d'Afrique jusqu'à l'oracle d'Ammon; là (le sel) croît pendant la nuit avec la lune. Quant à la Cyrénaïque, elle est célèbre par son sel, appelé lui aussi ammoniac, parce qu'on le trouve sous les sables⁽⁵⁾... »

⁽¹⁾ DINON, *Persica*, frgt. 15 dans ATHÉNÉE, 67, b = *Fr. Hist. Gr.*, II, 92.

⁽²⁾ Le sel ammoniac des Anciens (τὸ ἄλας ἀμμωνιακὸν, *Pap. Oxyrhynchos*, 1222, 2; cf. F. PREISIGKE, *Wb.*, III (1931), p. 283 et F. PREISIGKE-E. KIESSLING, *Wb.*, IV (1944), col. 103) n'était pas ce que les modernes connaissent sous ce nom; c'était tout simplement le chlorure de sodium, *vulgo* sel de cuisine (cf. KENNETH C. BAILEY, *The elder Pline's Chapters on Chemical Subjects* (1929), I, p. 163; cf. H. V. COLLET-DESCOSTILS, *Description de l'art de fabriquer le sel ammoniac*, in *Description de l'Égypte* (1^{re} éd. (Imp. Nat.), t. I (1809), p. 413-426; 2^e éd. (Imp. Panckoucke), t. XIII (1823), p. 1-28); M. BERTHELOT, *Collection des anciens alchimistes grecs, Introduction* (Paris 1888), p. 45, n. 1 et p. 237-238; P. KRAUS, *Jābir ibn Ḥayyān*, II, *Jābir et la science grecque* (Le Caire 1942), Index,

p. 356. L'ammoniaque était aussi un médicament (Ἀμμωνιακή; *Pap. Tebtynis*, 273, 35; cf. F. PREISIGKE, *Wb.*, I (1925), col. 69); c'est peut-être le même produit que signale SOLIN, *Coll. rer. mem.* XXVII, 47 : *Et arbor melopos nomine, ex qua profluit lentus humor, quem a loco hammoniaco nominamus.* — « Il a aussi un arbre appelé *melopos*, dont coule une sève épaisse, que son lieu d'origine fait appeler ammoniacque ».

⁽³⁾ Cf. p. 219, n. 1.

⁽⁴⁾ Cf. sur la Table de Peutinger (éd. Desjardins), à l'Est de Leptis Magna, la légende qui accompagne un grand lac : « Saline (*sic*) immense que ex luna crescunt et decrescunt. »

⁽⁵⁾ La source utilisée par Pline en ce passage semble être de langue grecque, à cause du rapprochement ἄμμος « sable » et Ammon. Cf. ci-dessus, p. 203, n. 1.

Célèbres aussi étaient les dattes de l'oasis — renommées encore aujourd'hui. Dès le v^e siècle, Hellenicos de Mytilène ⁽¹⁾, dans son *Voyage à l'Oracle d'Ammon*, mentionne : φοίνικα τὸν καρπὸν ⁽²⁾.

Au début de l'époque hellénistique, l'érudit alexandrin Théophraste, dans sa description de la végétation de Libye, cite entre les premières plantes le palmier :

XLIX. — THÉOPHRASTE, *Hist. des Plantes*, IV, 3, 1 ⁽³⁾.

Ἐν Λιβύῃ δὲ ὁ λωτὸς πλεῖστος καὶ κάλλιστος καὶ ὁ παλίουρος καὶ ἐν τισὶ μέρεσι τῇ τε νασαμωνικῇ καὶ παρ' Ἄμμωνι καὶ ἄλλοις ὁ φοῖνιξ.

« En Libye, le lotus (pousse) très abondant et très beau et le paliure et en certaines régions comme celles des Nasamons, aux environs d'Ammon, ailleurs encore, le palmier. »

Pline l'Ancien signale aussi que les palmiers les plus célèbres sont ceux d'Ammon.

L. — PLINE, *H. N.*, XIII, 111 ⁽⁴⁾.

Interior Africa ad Garamantas usque et deserta palmarum magnitudine et suavitate constat, nobilibus maxime circa delubrum Hammonis.

« L'Afrique intérieure jusqu'aux Garamantes et aux déserts est pleine de palmiers remarquables par leur grandeur et l'excellence de leurs fruits ; les plus célèbres sont aux environs du temple d'Ammon. »

Pourtant les historiens d'Alexandre, dans leur description de la célèbre Oasis du dieu oraculaire, parmi cultures et vergers, ne mentionnent pas

⁽¹⁾ Cf. p. 238, n. 3.

⁽²⁾ Le mot φοῖνιξ signifiant « datte » est fréquemment employé au singulier dans le sens collectif (N. HOHLWEIN, *Palmiers et palmeraies dans l'Égypte romaine, Études de Papyrologie*, V (1939), p. 4).

⁽³⁾ Théophraste, érudit alexandrin, fin du iv^e siècle début du iii^e siècle av. J.-C. Éd.

Wimmer (Didot, 1866). Dans la suite du passage (IV, 3, 5), Théophraste donne d'importants renseignements sur la culture du palmier dans la région désertique d'Ammon et sur le forage des puits nécessaires à la palmeraie (cf. sur les puits de la grande Oasis, OLYMPIODORE, v^e siècle ap. J.-C.).

⁽⁴⁾ Cf. p. 219, n. 1.

ces palmiers-dattiers — sauf Arrien, source décidément de première valeur. Encore l'abréviateur ne fait-il que citer ce nom parmi d'autres.

LI. — ARRIEN, *Anabase*, III, 4, 1 ⁽¹⁾.

Κατάπλεως ἔστιν ἡμέμων δένδρων, ἐλαιῶν καὶ Φοινίκων.

« Il y a abondance d'arbres cultivés, d'oliviers, de palmiers. »

*
* *

Si les palmiers-dattiers, pour nous si caractéristiques de l'oasis, n'apparaissent qu'exceptionnellement au hasard des textes conservés ⁽²⁾, il est évident qu'on ne saurait tenir pour un argument suffisant le silence des

⁽¹⁾ Cf. p. 197, n. 2.

⁽²⁾ « En recueillant les matériaux concernant les palmiers et palmeraies d'Égypte, nous avons été surpris de constater la rareté des documents d'époque ptolémaïque relatifs à cet objet » (N. HOHLWEIN, *o. l.*, p. 1) ; mention de palmiers-dattiers à Khargeh au II^e siècle ap. J.-C. (*P. Jand*, 142, cité par N. HOHLWEIN, *o. l.*, p. 6, n. 3 et n. 6). Notons aussi que le palmier est absent de la description faite par le Périple de Scylax (108) du Jardin d'Hesperides en Cyrénaïque (cf. l'étonnement de HANS W : SON AHLMANN, *La Libye septentrionale. Études de Géographie physique et humaine, Geografiska Annaler*, 1928, p. 56) et que — hasard du naufrage des textes — il ne figure pas non plus dans ce qui subsiste des écrits sur l'agronomie du Carthaginois Magon (G. LAPEYRE et A. PELLEGRIEN, *Carthage punique* (Paris 1942), p. 187). E. F. GAUTIER, *Le Sahara* (Paris 1928), p. 102 et suiv. avait induit de cette lacune de documentation que le Sahara central avait ignoré le palmier à haute époque (suivi avec une certaine réserve par H. I. MARROU, *M. E. F. R.*, L (1933), p. 70-71). Récemment, à la suite de ses campagnes de prospection

aérienne (cf. ci-dessus, p. 233 et n. 1), le Col. Baradez a posé ainsi le problème : « pour la région de l'Oued Djedi... (le palmier) devait être une rareté. Pourquoi n'aurait-il pas encore existé dans ces régions? Nullement pour des raisons de méconnaissance de cet arbre... Mais bien parce que, les photographies aériennes nous le prouvent, dans la région d'El-Kantara par exemple, la surface des cultures antiques était environ vingt fois la surface de l'actuelle palmeraie (photo. p. 182). Or je ne pense pas qu'on puisse attribuer cette différence à une si appréciable variation dans les quantités d'eau utilisables autrefois et aujourd'hui. Je ne crois pas davantage à une utilisation par les Romains de l'eau si précieuse pour assouvir la soif des palmiers. Ils avaient certainement choisi : et ils ne devaient se rabattre sur le palmier que là seulement, où rien d'autre n'était possible. Après eux, les Arabes devaient faire remonter peu à peu vers le Nord cet arbre considéré comme d'autant plus merveilleux que, en dehors de l'eau et de la fumure, il ne demande à peu près rien d'autre à celui qu'il fait vivre (*Fossatum Africae*, p. 199-200) ».

textes. Et de même si le chameau ne dresse pas sa silhouette à travers toutes ces pages sahariennes des Anciens, on ne saurait affirmer qu'il n'était pas parfois présent sur les pistes de l'oasis.

Car « l'absence du chameau dans l'Afrique antique est un fait », semble-t-il, moins bien établi que ne l'affirme E. F. Gautier ⁽¹⁾.

Certes le chameau ⁽²⁾ ne figure sur aucun monument égyptien d'époque pharaonique et les textes sont muets à son sujet. Cependant on trouverait des ossements de chameau attribués, selon certains, aux temps préhistoriques ; dès la haute époque des graffiti et des statuettes le représenteraient ; l'Écriture sainte le signale en Égypte (*Genèse*, XII, 16 ; *Exode*, IX, 3) et sur l'Obélisque noir Salmanazar fait mentionner des chameaux à double bosse dans le tribut provenant d'Égypte. Peut-être cet animal était-il rare dans la

⁽¹⁾ E. F. GAUTIER, *Le Sahara* (Paris 1928), p. 129-141 ; *Le passé de l'Afrique du Nord* (Paris 1937), p. 190-244 ; *Genséric roi des Vandales*, p. 286 et suiv.

⁽²⁾ Le problème du chameau dans l'Afrique antique est complexe et délicat. La question s'est encore trouvée embrouillée du fait qu'elle a été abordée de façon partielle par des savants aux préoccupations très diverses : naturalistes, historiens, archéologues — spécialistes d'Égypte, de Libye, d'Afrique du Nord — égyptologues, sémitisants, latinistes. Aussi, selon les documents envisagés et étudiés, les résultats ont pu paraître divergents ou contradictoires. Les quelques orientations de lectures présentées ci-dessous ne sauraient tenir lieu de bibliographie, même sommaire : Ct. CAUVET, *Le chameau*, t. II (Paris 1926) ; *Dictionnaire des Antiquités*, I, 2 (1887), s. v. *Camelus*, p. 856 et suiv. ; A. E. ROBINSON, *The Camel in Antiquity, Sudan Notes and Records*, XIX, n° 1 (1936), p. 47-69 ; J. P. FREE, *Abraham's Camel, J. N. E. S.*, 3 (1944), p. 187-193 ; R. P. R. DE VAUX, *Les Patriarches hébreux et les découvertes modernes, Revue Biblique*, 56, 1949, p. 7-10 (avec références aux importants travaux récents de W. F. ALBRIGHT) ; LEFÉBURE, *Sur la date*

d'introduction du chameau en Égypte, Actes du XIV^e Congrès des Orientalistes, 1907, t. II ; Fr. v. BISSING, *Zur Geschichte des Kamels, Z. Ä. S.*, 38 (1900), p. 68-69 ; H. WINKLER, *Rock-Drawings of Southern Upper Egypt*, I (1938) et II (1939) ; G. CATON THOMPSON, *The Camel in Dynastic Egypt, Man*, 34 (1934), n° 24, p. 21 ; L. KEIMER, *Über die Darstellung eines Kamelreiters aus ägyptischen Frühzeit, Kémi*, II, 85 et suiv. et pl. IV ; J. CARCOPINO, *Les limes de Numidie et sa garde syrienne, Syria*, VI, 1925, p. 148, n. 5 ; ST. GSELL, *La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère (Mémoires de l'Institut national de France*, 1933, t. XLIV, I, p. 149-166) ; BOVILL, *Caravans of the old Sahara* (1935), p. 21 ; G. MARCY, *Les inscriptions libyques bilingues de l'Afrique du Nord, Cahiers de la Soc. asiatique V*, Paris 1936, p. 20-22, 37-39, 46-47 ; D^r ROFFO, *Sépultures indigènes anté-islamiques en pierres sèches, Revue Africaine*, 1938 ; J. GUEY, *Note sur les limes romain de Numidie et le Sahara au IV^e siècle ; M. E. F. R.*, LVI (1939), p. 226 et suiv. ; L. LESCHI, *Rome et les nomades du Sahara central, Travaux de l'Institut de Recherches sahariennes*, t. I, Alger 1942, p. 47-62.

vallée du Nil où les transports se faisaient par canaux; animal des déserts limitrophes, il ne s'est sans doute répandu dans le pays entier qu'à l'époque ptolémaïque; peut-être un interdit religieux en a-t-il prohibé la représentation.

Si l'on se place de l'autre côté du désert de Libye, en Berbérie, le chameau — « plus exactement le dromadaire à bosse unique » — n'est pas non plus un inconnu à haute époque; mais il ne semble pas avoir été employé couramment avant le 1^{er} siècle de notre ère.

Grande extension d'une espèce animale ou seulement existence de quelques représentants, utilisation fortuite d'un animal ou élevage systématique, — autant de problèmes qu'il convient de distinguer avec netteté. On peut affirmer que le chameau n'est pas un tard venu au Sahara; les documents cependant — avant l'époque ptolémaïque en Égypte, le 1^{er} siècle en Berbérie — paraissent ne mentionner que des caravanes sans chameaux. Jusqu'aux successeurs d'Alexandre, ânes, chevaux et bœufs semblent avoir été les « animaux-porteurs » et les courriers du Sahara ⁽¹⁾.

Reprenons la série des textes que nous avons groupés. Ils ne prêtent aucune attention aux moyens utilisés pour gagner l'oasis. Alexandre lui-même y fit-il son entrée à dos d'âne, de cheval, de chameau?

Seul QUINTE-CURCE, *Hist. d'Alex.*, IV, 7, 30 (texte IV), fait allusion à « l'eau que les chameaux avaient transportée dans des outres » *aqua...quam utribus cameli vexerant*.

Indication précieuse — on est certes étonné qu'elle n'ait pas suscité

⁽¹⁾ Sur le charriage saharien d'avant les chameaux, cf. références indiquées par J. CARCOPINO, *Le Maroc antique* (Paris 1943), p. 138, n. 5. L'armée de Caton utilise des ânes pour porter les provisions d'eau à travers le désert des Syrtes (PLUTARQUE, *Cato minor*, 56); pour les chevaux, cf. ci-après, p. 253, n. 1. Les ressources en pâturages du Sahara étaient donc vraisemblablement supérieures à ce qu'elles sont aujourd'hui; ce qui n'implique pas que la pluviosité ait été plus forte, la *péjoration* du désert s'effectuant en quelque

sorte « mécaniquement, par la simple prolongation des conditions désertiques » (théorie de E. F. GAUTIER, *Le Sahara*, p. 99; HANS W : SON AHLMANN, *o. l.*, p. 33-34; sur l'ensemble du problème, cf. G. W. MURRAY, *Desiccation in Egypt*, *Bull. Soc. Roy. de Géographie d'Égypte*, XXIII (1949), p. 19-34). Sur les conditions de traversée du Sahara à dos d'âne, cf. les renseignements groupés par C. G. SELIGMAN, *Egypt and Negro Africa* (London 1934), p. 67-78.

davantage de discussions ou de réflexions chez les savants commentateurs du voyage d'Alexandre ⁽¹⁾.

Est-ce chez Quinte-Curce un « détail-postiche », provenant d'une addition ⁽²⁾ de l'historien? Dans ce cas, ce trait réaliste doit-il être pris en considération dans le débat ouvert sur la datation de cet auteur, que l'on fait successivement contemporain de divers empereurs romains, de Claude à Constantin ⁽³⁾?

Au contraire, ces chameaux figuraient-ils déjà dans le récit de Callisthène et convient-il d'imaginer le pèlerin conquérant entrant à l'oasis dans le pittoresque exotique d'une caravane de chameaux? Il est très aléatoire d'utiliser l'argument *a silentio*. Cependant il est permis de s'étonner qu'aucune autre des sources de l'histoire d'Alexandre ne signale dans cette action fameuse la présence de ces animaux remarquables; il semble que les historiens de la Cour auraient insisté sur ce détail, eux qui ne manquèrent aucune occasion de souligner le merveilleux tout au long de l'expédition. Ils attestaient le secours des serpents et des corneilles, guides de la caravane; n'auraient-ils pas aussi pu chanter les exploits d'un animal que Dionysos, modèle divin de leur maître, avait utilisé dans sa marche triomphale en Bactriane ⁽⁴⁾. Certes les Grecs connaissaient l'aspect du chameau ⁽⁵⁾, mais l'animal du désert ne leur était pas à ce point familier que les compagnons d'Alexandre pussent trouver parfaitement normal de faire à dos de chameau une telle traversée de désert.

⁽¹⁾ Cf. ci-dessus, p. 194, n. 4. H. MELTZER, *Philologus*, 63 (1904), p. 186-189 s'est arrêté au problème des chameaux de Quinte-Curce.

⁽²⁾ Cf. G. RADET, *La valeur historique de Quinte-Curce*, *C. R. A. I.*, 1924, p. 364. Sur d'autres interpolations dans Quinte-Curce (celles des Alpes et septirèmes dans X, I, 16-18), cf. W. TARN, *Journal of Hellenic Studies*, LIX (1939), p. 126-129.

⁽³⁾ S. DOSSON, *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre* (Paris 1886), p. 26-27. J. BAYET, *Littérature latine*, p. 465, place Q.-C. à l'époque claudienne; même opinion dans H. BARDON, éd. Coll. Univ. France, t. I, p. VII.

⁽⁴⁾ Pour le chameau dans le cortège bachique, cf. DAREMBERG-SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités*, I, p. 599 et 857, fig. 676 et 1049. Voir aussi un relief d'une technique médiocre de Pannonie (au Musée de Pecs, Hongrie), représentant le « triomphe indien » : un chameau monté y figure entre un âne et des centaures (I. PAULOVICS, *Dionysios Menet (Thiasos) Magyarországi Romai Emlékeken*, II, avec résumé en allemand *Der Dionysische Aufzug (Thiasos) auf Ungarländischen Römischen Denkmälern*, II, in *Archaeologiai Ertesítő*, XLIX, 1936, p. 5-7 et 111, fig. 4 (p. 5).

⁽⁵⁾ Y. BÉQUIGNON, *Corcyre et le chameau*, *R. E. A.*, 40 (1938), p. 235-240.

Le débat ne saurait donc être définitivement tranché. Contentons-nous de rappeler que pour le 1^{er} siècle un texte présente de façon explicite l'expédition à Ammon comme une « chevauchée »⁽¹⁾ :

Μετὰ πολλῆς δυνάμεως παραπεμπούσης ἰππέων καὶ τοξοτῶν.

« avec une troupe nombreuse de cavaliers et d'archers » (DION CHRYSOSTOME, *Orat.*, v, 24, texte XXII).

Souhaitons seulement que les spécialistes prennent en considération ces problèmes et apportent des éléments de réponses aux questions posées. Pour nous, en ces sujets difficiles nous ne pourrions que reprendre l'argument de Strabon (XVII, 1, 5) : *ἐν Ἀμμωνος εὖροι τις ἄν.*

Alexandrie, le 28 novembre 1949.

Jean LECLANT.

⁽¹⁾ Sur le cheval au Sahara, cf. notamment ST. GSELL, *Hist. Anc. Afr. du Nord*, I (1920), p. 232 et suiv., et la stèle d'Abizar (dans R. BARTOCCINI, *Le antichità della Tripolitania* (Milan 1926), p. 18 ; STRABON, XVII, 3, 7, traitant du secteur central du désert, écrit : *μισγονται δὲ καὶ τοῖς Μαυροσίοις οἱ Φαρούσιοι διὰ τῆς ἐρήμου σπανίως, ὑπὸ ταῖς κοιλίαις τῶν ἵππων ὑπαρτῶντες τοὺς ἀσκοὺς τοῦ ὕδατος.* « Les Pharusii communiquent bien encore, mais à de rares intervalles, avec les Maurusii. Ils

suspendent alors, pour la traversée du désert, des outres d'eau sous le ventre de leurs chevaux » (trad. Tardieu). Pour terminer avec une région moins éloignée de la vallée du Nil, cf. GUNDEL, *Hermes Trismegiste*, 68, 28, « in desertis vitam habentes nutriendi jumenta » (cité par Fr. CUMONT, *L'Égypte des astrologues* (1937), p. 57, avec références aux haras des Palmyréniens et aux pratiques des Bédouins modernes).

